

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

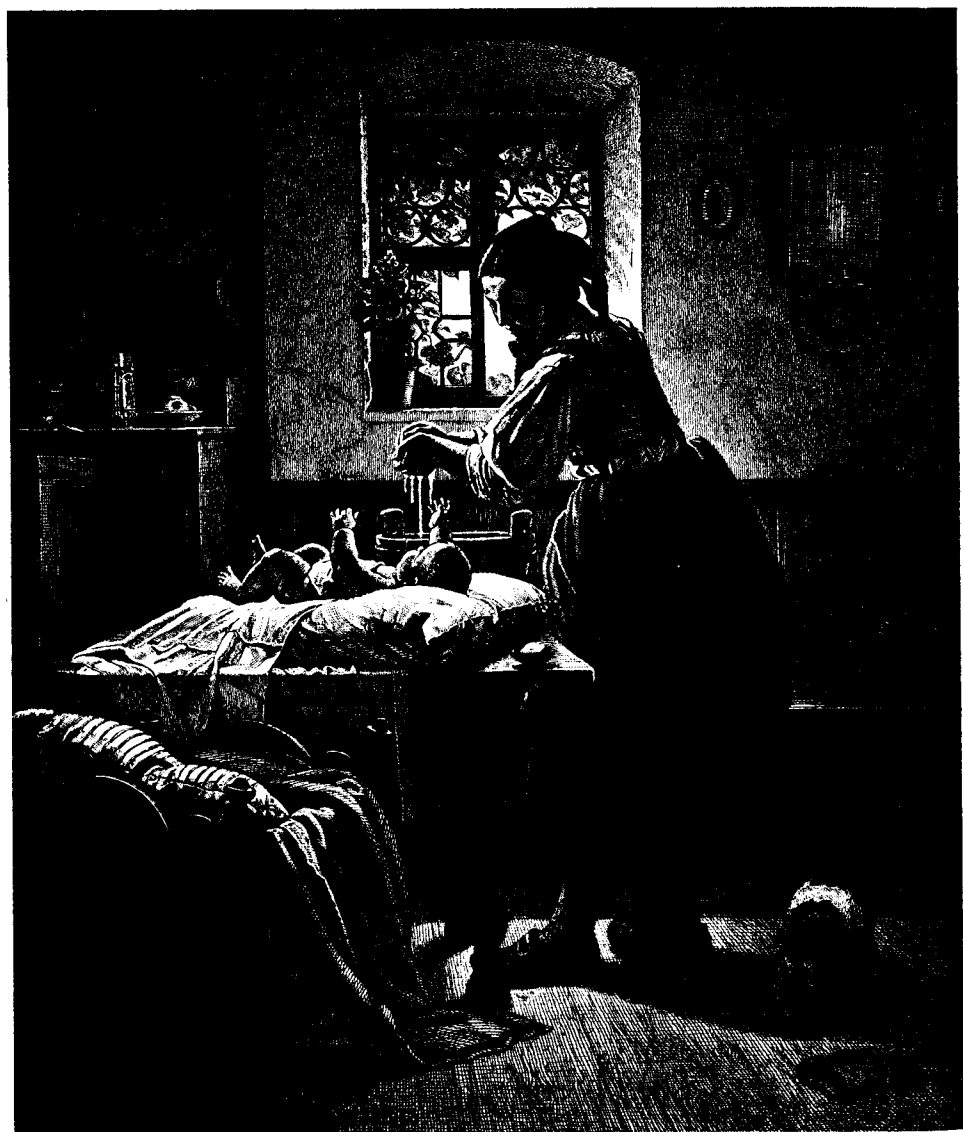
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA TOILETTE



LA TOILETTE

D'APRÈS AUGUSTE LUDWIG

EN général, les artistes allemands ont peu d'attrait pour les sujets de genre. Ils sont plutôt idéalistes que naturalistes. Chez eux l'imagination est toujours active et ils font peu de cas de la vulgaire réalité. Cependant, depuis quelques années cette tendance idéaliste semble diminuer ou plutôt devenir moins générale ; il s'est formé une école de peinture qui se contente de reproduire les événements ordinaires de la vie. Elle a pris pour modèle les Flamands du dix-septième siècle.

Auguste Ludwig, dont nous reproduisons le tableau intitulé : *La toilette*, appartient à cette école. Ce tableau représente une jeune mère allemande en train de faire la toilette matinale de son bébé. L'enfant, aux formes potelées, qui indiquent la santé, est couché sur un oreiller, placé sur une table, à côté de son berceau. Le soleil pénètre à flots par la fenêtre du fond de l'appartement et jette sa note gaie sur la scène. Tout indique un *home* où règne le bonheur : c'est sans doute celui de l'artiste même.

Alphonse Leclaire.

LA "RELIGION DE LA BEAUTE" (1)

Ruskin ou la Religion de la beauté, par Robert de la Sizeranne. Un volume in-16 de pp. 360. Paris, Hachette.

UN livre nouveau porte ce titre ; mais l'auteur, grâce à Dieu, a trop d'esprit pour avoir inventé une religion toute neuve, et pour s'en faire le prophète. M. Robert de la Sizeranne n'a aucune parenté avec le brave Laréveillère-Lepeaux qui, voilà juste un siècle, créait sa petite religion, pour faire suite à celle de " l'Être Suprême ; " aucune parenté avec le Père Enfantin, ni avec quelque apostat empêtré dans les plis de sa soutane et bégayant une apocalypse quelconque, à cette fin de remplacer l'Évangile.

La *Religion de la beauté*, dont nous entretient M. de la Sizeranne, n'est pas non plus, que je sache, celle que certains rêveurs de l'*Alma mater* songent à introduire dans les écoles neutres, sans catéchisme et sans Dieu ; mais où, paraît-il, le besoin d'un culte se fait sentir. Dernièrement, vers la fin de 1897, on s'est occupé de forger un culte, une " religion de la beauté," à l'usage des marmots qui ne font plus le signe de la croix. Un M. Évellin, inspecteur d'académie, chargé par le recteur M. Gréard de rédiger un rapport sur l'enseignement de la morale dans les écoles de Paris, constatait que cet enseignement sans dogmes n'avait aucune prise sur les cervelles enfantines. Et comme remède, il proposait, lui aussi, sa petite religion, sa petite église, son petit culte, sa petite méthode de civilité puérile et honnête ; il suffit, dit-il, de " fonder,

(1) Nous empruntons ce spirituel compte rendu aux *Études* du 20 juin. Nous avons pensé que nos lecteurs aimeraient à connaître *Ruskin*, dont nos compatriotes d'origine anglaise sont si fiers. (N. de la D.)

dès le plus jeune âge, l'amour de la beauté morale sur tout ce qui en enferme la plus vive expression."

Imaginez des bambins de quatre ans, s'appliquant à l'amour de la beauté morale, entre une leçon d'alphabet et une tartine : c'est cela qui sera beau. Et cela produira des fruits presque aussi merveilleux que la *religion de la bonté*, créée, il y a six ou sept ans, par les Néo-chrétiens, dont la devise fut : *Soyons bons !* et dont l'emblème de ralliement était... les cigognes. Les cigognes ont passé ; les murs en papier de la très petite chapelle de la *bonté* se sont effondrés sur les rares fidèles, qui se sont évanouis.

En écrivant la *Religion de la beauté*, M. de la Sizeranne se rapproche un peu plus de Christophe Colomb ; il n'invente point, il découvre. Il a découvert, en Angleterre, un chercheur d'horizons, du nom de Ruskin, presque aussi fameux en Albion que le grand *descubridor* dans l'histoire du monde, et il a révélé au continent Ruskin, le missionnaire de la beauté.

Le public, le gros public, ne connaissait point, ou si peu, Ruskin en France ; alors que les gens du bel air, à Londres, s'habillaient du drap ruskinien de *Saint George's Guild* ; et prenaient leur thé, en étalant sur leur jabot la toile ruskinienne d'une serviette confectionnée avec le *Langdale linen !* Quelle ignorance ! et que les races latines sont donc arriérées et routinières ! Songez donc ! Personne, à Paris, sauf quelques *intellectuels*, n'avait lu *Sésame et les lys*, ni les *Sept Lampes de l'architecture*, ni les *Munera pulveris*, ni *Præterita*, ni *Dilecta*, ni aucun des innombrables volumes consacrés par cet homme immense à la Nature, à l'Art et à la Vie ; nos bacheliers n'en avaient que vaguement ouï le nom, alors qu'il y avait, aux bords de la Tamise, une librairie qui s'appelle modestement *Ruskin house* ; alors que ces volumes étaient dévorés dans le Royaume-Uni, et jusque dans les villes qui éclosent là-bas, comme des champignons, dans le Far-West ; alors que ces

volumes d'esthétique, vendus très cher, comme il sied quand l'auteur est épris d'idéal, rapportent, bon an mal an, 100,000 fr. au penseur qui daigne les écrire. Ainsi le seul ouvrage les *Sept Lampes* a produit en neuf ans 75,000 francs à l'apôtre de la beauté ; et le profit net de ses *Modern painters* s'élève au chiffre de 150,000 frs. Qui se doutait de cela chez nous ?

A peine tel ou tel lecteur de Vapereau avait-il rencontré le quart de colonne que l'on accorde dans ce temple de la renommée à ce contemporain colossal ; alors que, chez nos voisins, on déclare bonnement que, si le dix-neuvième siècle laisse une trace dans la postérité, ce sera parce que Ruskin a écrit ses cinquante ou soixante tomes en ce siècle-là. Nous vivions dans ces ténèbres, alors que " les indicateurs de chemins de fer (anglais) de la région des lacs signalent les hôtels d'où l'on peut apercevoir au loin, parmi les arbres, la *résidence du professeur Ruskin* " (p. 8).

En vérité, nous étions bien en retard sur les races anglo-saxonnes. Aujourd'hui, grâce à l'explorateur français qui a découvert, dans cette région des lacs, le temple où pontifie le grand prêtre de la beauté, nous avons appris que est Ruskin. Nous savons que Ruskin est, si j'ose dire, une contrefaçon anglaise du Russe Tolstoï ; mais contrefaçon en beau ; que Tolstoï estime Ruskin quasi autant que lui-même : " Ruskin, a-t-il dit un jour d'abandon, c'est un des plus grands hommes du siècle." Nous n'ignorons plus que John Ruskin, né en 1819, est le fils d'un marchand de *sherry*, à qui son père légua cinq millions de fortune et son enthousiasme pour la belle nature, — non toutefois pour toute espèce de belle nature ; car le futur grand homme du siècle, ayant vu Fontainebleau, comprit que " rien à Fontainebleau ne valait la peine d'être vu " (p. 29). Par contre, il se passionna pour le mont Blanc, comme feu M. Perrichon. John Ruskin aima le mont Blanc, parce qu'il est haut, parce qu'il est grand, parce

qu'il porte jusqu'au ciel sa tête blanche ; bref, parce qu'il est beau, et qu'il est

Le mont Blanc, qui ne dit qu'à l'Himalaya : Frère ! (1)

Après avoir vu, chez les nations latines, les belles choses de la nature et de l'art, Ruskin organisa le culte du beau, à Oxford ; il y professa la " religion de la beauté," pendant treize ans ; " jusqu'au jour où les savants y ayant introduit, malgré lui, la vivisection, il donna sa démission avec éclat. Il ne put tolérer cette pratique, laide, cruelle, inutile " (p. 37). Et franchement, n'eut-il pas un peu raison ? la vivisection, c'est la laideur poussée jusqu'à l'horrible. *Horrible ! horrible ! most horrible !* dirait Shakespeare.

Mais, s'il exècre le laid inutile, il hait presque autant le laid utile, cultivé, multiplié par le progrès moderne ; surtout depuis l'invention des chemins de fer. Ruskin est l'ennemi déclaré de ces inesthétiques tiraillements et tressaillements du fer à travers la belle nature qu'il déchire : " Non seulement le maître ne permet pas aux wagons de transporter sa personne, mais il ne leur fait même pas transporter ses livres..." (p. 47). Quand ils sortent de chez lui, ses livres voyagent en voiture.

Autre noble passion. Ruskin poursuit de la même aversion artistique le gaz qui éclaire, mais qui pue ; et tous les engins très perfectionnés que la vapeur meut, et qui avilissent l'homme, devenu l'esclave de cette matière qui empiète sur l'intelligent travail de l'ouvrier. Il suit de là que Ruskin fait fabriquer et tisser ses draps superbes et ses nobles toiles à l'aide de vieux métiers, de rouets, fuseaux et navettes ; d'outils, dont le travailleur est le maître, auxquels il communique sa volonté, et presque son sentiment, comme le musicien au violon, qui, sous ses doigts, vit et vibre.

(1) *Légende des siècles*, Régiment du baron Madruce.

L'esthète de la région des lacs pousse plus loin son amour du beau. Il ne peut souffrir un paysage vilain et morne, un coin de terre sans arbres, une lande sans fleurs, un rocher sans panache de verdure. Pendant notre année terrible, quand le sang coulait dans les rues de Paris, en mai 1871, il rêvait d'embellir l'Angleterre qu'il ne trouvait pas à son gré. Il chercha et n'eut pas grand mal à découvrir des paysages d'Albion remarquablement laids, des "landes ou rochers incultes et incultivables" (p. 40), que les possesseurs s'empressèrent de vendre bon prix à un collectionneur de cette rare espèce. Ruskin n'eut pas plus de mal à réunir des exploiters tout disposés à jeter un voile sur ces laideurs : il eut tôt fait de rencontrer une vingtaine d'individus appartenant à une vingtaine de sectes du *Communisme*, dont la variété n'est pas précisément un des éléments de la beauté. Le professeur d'esthétique vint les instruire et les exhorter à faire beau ; il arriva en chaise de poste, afin d'éviter les boîtes hideuses et pestilentielles qui roulent et crient sur des rails de fer. Hélas ! ce fut peine perdue : l'Angleterre n'a pas gagné, à cette entreprise moyenâgeuse, le moindre pouce de beau terrain ; après avoir mangé beaucoup de guinées, les *Communistes*, gens assoiffés de *gin* plus que d'idéal, burent les derniers *shillings* du grand homme dans une guinguette. Et, pour parler comme les sorcières de Macbeth, le beau devint ou demeura le laid. Mais aussi, pourquoi l'auteur de *Sésame et Lys* s'en alla-t-il choisir pour agriculteurs des *Communistes*, c'est-à-dire des socialistes ? Ce n'est point là qu'il faut chercher, soit au moral, soit souvent au physique, les plus beaux échantillons de l'humanité. L'esthète agronome s'est trompé d'adresse, et il n'a point embelli la vieille Angleterre.

Quant à la politique, chose extrêmement laide, même en Angleterre, Ruskin la méprise, tout ainsi que les paysages mornes sillonnés par des locomotives. Il disait

un jour à ses disciples, aux néophytes de la religion du beau : " Vous n'avez pas plus à vous occuper de politique que de chasse au rat ! si vous aviez jamais lu dix lignes de moi, en les comprenant, vous sauriez que je ne me soucie pas plus de M. Disraeli et de M. Gladstone, que de deux vieilles cornemuses " (p. 60).

Pour la religion de la vérité, qui prêche des dogmes à croire et une morale à suivre, ç'a été, je le crains, un peu comme pour la politique, Ruskin ne paraît pas s'en être plus soucié que de la chasse au rat, bien qu'il soit allé faire les foins dans un couvent de moines d'Italie ; qu'il ait étudié les plus beaux chefs-d'œuvre des artistes chrétiens ; et qu'il ait défini sa croyance un " christianisme catholique : " ce qui n'a qu'une lointaine ressemblance avec la foi chrétienne et catholique. M. de la Sizeranne nous apprend qu'en 1848, temps de révolution, Ruskin fit la rencontre d'une jeune fille de Perth, belle comme un paysage fleuri et vert. Il l'épousa ; mais, au bout de six ans, sa femme, un peu trop pratique sans doute et moins éprise des horizons radieux, quitta ce conjoint uniquement passionné pour la belle nature et les beaux-arts ; et qui, du reste, ne sembla pas s'apercevoir de cette disparition, aussi banale que fortuite. Est-ce qu'un enthousiaste du mont Blanc, le regard fixé sur les neiges immaculées étincelant dans un ciel bleu, s'aperçoit qu'il a perdu son parapluie ?

Par malheur, en soixante-quinze ou quatre-vingts ans de vie, l'esthète ne s'est pas donné le loisir d'étudier la beauté éternelle, et l'Évangile qui en est le code divin. On le constate vite, en feuilletant les intéressantes pages du livre de M. de la Sizeranne, qui, dit-il, se borne à exposer les idées et théories de Ruskin, sans s'attarder à les combattre, ou même à les débrouiller.

Débrouiller, mettre au point les idées justes, riches et neuves, réfuter les bizarreries et ce qu'en anglais on appelle des *nonsense*, entassés pêle-mêle dans cette mon-

tagne d'écriture, ce serait une besogne d'Hercule, non, certes, chez Augias, mais chez Ruskin. Travail énorme et surhumain, qui regarde les Anglais ou les Yankees, sectateurs de la religion de la beauté. M. de la Sizeranne, après avoir remué cet amas de volumes et de théories, a projeté sur le tout une lumière douce, et s'est acharné à en extraire des diamants. Il y a réussi. Des considérations du vieil esthète sur la nature, l'art, la vie, le jeune et ingénieux critique fait jaillir des pages originales, vivantes, pittoresques ; éclairant les aventureuses chevauchées de ce rêveur qui, sans se demander où il arrivera, chemine à la recherche du beau sous toutes ses formes et à travers tous les sentiers ; quand les sentiers lui semblent curieux, et qu'il entrevoit au bout un nouvel horizon.

Certes, ces chevauchées, même renouvelées de Don Quichotte, sont plus méritoires, plus utiles, qu'une vie terre à terre, que la poursuite haletante du plaisir qui abêtit, de la politique qui énerve, de la richesse qui éblouit et enchaîne. Ruskin, selon le vœu d'Horace, s'est élevé — pas très haut, sans doute, et avec des ailes courtes, — mais enfin s'est élevé au-dessus des platitudes et des bas-fonds,

Spernit humum fugiente penna.

Il a vécu dans une tour d'ivoire, sans souci des banalités qui occupent la plupart des intelligences et les rapetissent ; il a aimé la nature que Dieu a faite si belle, et l'art que le génie antique a modelé sur de nobles rêves. Cela ne suffit point au but vrai et complet de la vie ; mais c'est quelque chose déjà ; mieux vaut, comme Ruskin, se passionner pour le mont Blanc et pour les *Préraphaélites*, qu'employer et user ses énergies à décrire la *Bête humaine* ou la *Débâcle*.

Il y a des excentricités qui honorent. Les Américains eux-mêmes s'en doutent, ceux du moins qui ont lu les œuvres du plus grand de leurs poètes, Longfellow, le chantre inspiré d'*Excelsior*.

Il y a de l'*Excelsior* en Ruskin. Comme le jeune héros, qui a écrit : *Plus haut !* sur sa bannière, il monte ; ce jeune héros va au hasard, mais toujours plus haut ; et il

meurt sur les sommets en regardant sa devise : *Excelsior*. C'est presque de la foi, foi inconsciente dans une âme naturellement chrétienne ; Dieu, disait David, habite les hauteurs ; on le trouve en montant : *Dominus Deus qui in altis habitat* (1).

Un homme qui, au dix-neuvième siècle, en Angleterre, à Londres, à Oxford, professe un si fier dédain pour les "conquêtes modernes," c'est un homme étrange, un dilettante, un antédiluvien ; mais c'est quelqu'un qui ose avoir une idée, qui ose l'affirmer et en vivre. Pour la rareté du fait, il était bon d'en prendre note aux dernières lueurs du crépuscule de ce siècle ; non pas seulement à l'usage des dévots de la beauté, religion très imparfaite, très vague, très flottante et qui compte

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre ;

mais pour ceux qui ont le temps de penser et d'étudier leurs semblables. Plus d'une fois, des œuvres de l'esthète anglais il se dégage une leçon dont les moralistes feraient aisément leur profit. Si Ruskin hait les inventions modernes, le progrès des machines, ce n'est point seulement par la raison que ces machines enlaidissent la nature et qu'elles l'encombrent ; c'est aussi que ces progrès-là sont trop souvent des agents de corruption sociale. Il vous souvient peut-être de cette phrase de M. Joseph Prudhomme, ou de l'un de ses parents : "Mon fils, la civilisation moderne nous a créé des besoins !..." Ruskin le dit aussi, quoique d'une autre façon, et il ajoute : Ces besoins sont des vices. Détachons, en preuve, cet alinéa de Ruskin contre la voie ferrée, dont l'industrie anglaise a noirci et sali la verte contrée où il habite :

La ville d'Ulverstone est à douze milles de chez moi : dont quatre milles de route de montagne auprès du lac de Coniston, trois à travers une vallée pastorale, cinq le long de la mer. On trouverait malaisément une promenade plus jolie et plus saine. Jadis, si un paysan de Coniston avait affaire à Ulverstone, il cheminait jusqu'à Ulverstone, ne dépensait rien que le cuir de son soulier sur la route, buvait aux ruisseaux, et s'il avait dépensé une couple de *batz* (deux sous) quand il atteignait Ulverstone, c'était le bout du monde. Mais maintenant il ne penserait jamais à faire cela. Il marche d'abord trois

(1) Psalm. cxii, 5.

milles dans une direction opposée, pour trouver la station du chemin de fer ; ensuite il fait en chemin de fer vingt-quatre milles pour aller jusqu'à Ulverstone, en payant deux shillings sa place. Durant ce transit de vingt-quatre milles, il gît oisif, couvert de poussière et stupide, et il a ou plus chaud ou plus froid qu'il ne voudrait. Dans les deux cas, il boit de la bière à deux ou trois stations ; passe son temps, dans l'intervalle, avec quelqu'un qu'il aura trouvé, en parlant, sans avoir quoi que ce soit à dire, et de telles conversations deviennent toujours vicieuses. Il arrive à Ulverstone éreinté, à moitié saoul et d'ailleurs démoralisé, et de trois shillings au moins plus pauvre que le matin... (P. 46-47.)

Évidemment ce prêtre de la religion de la beauté ignorait, en écrivant cette protestation vigoureuse, qu'un grand évêque catholique de France, théologien du treizième siècle attardé dans le nôtre, son contemporain, pensait et parlait comme lui en notre langue. Jamais l'évêque de Tulle, en trente années d'épiscopat, ne se servit des chemins de fer dans son diocèse ; il voyait là, lui aussi, un progrès corrupteur et il le disait, avec l'indépendance du penseur, et avec une hauteur d'éloquence superbe :

Quel progrès y a-t-il, en vérité, à être transporté en quelques heures à deux cents lieues, sur un char, fût-il orné comme un palais, si ce char emporte un être vil, un impur, bien qu'illustre animal, qui va menaçant tous les coins de la terre de ses usures ou de ses luxures (1) ?...

Arrêtons-nous là. Les adorateurs des inventions modernes nous traiteraient de rétrograde, ou d'aveugle qui ne veut pas voir et comprendre ces merveilles. De John Ruskin qui les a si peu comprises, les Anglais et les Yankees, quoique très avancés dans l'art des machines, ont fait un grand homme. De son œuvre immense, M. de la Sizeranne a fait un livre curieux, lisible, français, qui, de plus, est une anthologie.

Il lui a fallu besogner fort, pour cueillir ces demi-pages lumineuses, à travers tous ces blocs imprimés. Mais il en a été récompensé par des trouvailles intéressantes, parfois utiles, souvent rayonnantes d'originalité et de fraîcheur.

Sur les flancs du mont Blanc, à travers les escarpements, les ravins, les casse-cou, les avalanches, on trouve deci delà un *edelweiss*. C'est peu de chose, mais c'est une fleur ; et puis l'on s'est donné tant de mal pour la conquérir !

(1) *Monsieur Bertheaud, évêque de Tulle*, par M. l'abbé G. Breton, p. 81.

NAPLES, POMPEI ET LE VESUVE

UNE VISITE A VOL D'OISEAU

(*Suite et fin*)

Près du rempart qui regarde vers l'ouest, dans le voisinage des deux forums, c'est-à-dire, au cœur de la ville, se dressent l'un à côté de l'autre le grand et le petit théâtre. Sur les gradins en hémicycle du grand théâtre pouvaient siéger cinq mille spectateurs, les dignitaires tout près de la scène, puis les hommes libres. Les femmes et les esclaves se casaient, comme ils pouvaient, sur les gradins supérieurs ou la "montagne." L'entrée du grand théâtre était libre, mais pour pénétrer dans le petit, il fallait présenter un billet d'ivoire.

Détail intéressant : le billet donnant droit aux sièges les plus élevés figurait un pigeonier. "De là, assure un antiquaire, l'expression *pigeonnier* ou *poulailler*, appliqué aux dernières et aux plus mauvaises places du théâtre, expression que les gamins de Paris s'imaginent avoir inventée.... avec beaucoup d'autres choses."

Un tout petit édifice carré se trouve perdu parmi les vastes ruines des théâtres. Les lecteurs du délicieux roman de Bulwer le retrouveront avec plaisir. C'est le temple d'Isis. On y montre encore les passages couverts et les escaliers secrets par où les prêtres montaient dans la statue du faux dieu pour répondre aux questions des fidèles. Naturellement les badauds prenaient pour les accents d'Isis cette voix caverneuse qui sortait des flancs

de la statue, et comme elle se gardait bien de prononcer des oracles défavorables, l'or sortait des bourses, la caisse des prêtres se remplissait et le tour était joué. Il paraît qu'un des faux prêtres n'avait pas voulu se séparer du magot. Il s'était enfermé avec lui dans la cave. Mais le torrent de boue, renversant tout obstacle, pénétra jusqu'à lui. Alors, saisissant une hache, l'infortuné essaya de défoncer la porte, qui ne céda point. Une seconde après il s'enfonçait dans une mare de boue noire. Lorsqu'on déterra son squelette, sa main décharnée serrait encore la hache.

Depuis midi jusqu'à 4 heures, on eût vainement cherché signe de vie dans les rues de l'antique Pompéi, car presque toute la population se rendait aux bains ou thermes de Stabia. Ils offraient alors une animation extraordinaire. Des gens de tout âge et de toute condition se trouvaient confondus dans un immense bassin et ressemblaient à autant de tritons prenant leurs ébats. On gesticulait, on gambadait, on se livrait aux jeux les plus folâtres. L'habit ne fait pas le moine, dit le proverbe, mais l'absence d'habits nivelait les distinctions sociales chez les anciens. De là, le sans-gêne vraiment démocratique qui régnait aux thermes, où l'on voyait parfois le riche sénateur, oublieux de sa dignité, engager un duel aquatique avec un simple affranchi ou un homme du peuple.

Les thermes de Stabia comprennent plusieurs salles. L'antichambre s'appelle apodytérium, ou chambre où l'on se déshabille. Un esclave est chargé de la garde des vêtements, car les filous, dont le métier était aussi populaire jadis que maintenant, avaient la mauvaise habitude d'escamoter les habits du baigneur qui s'ébaudissait : force était alors au pauvre homme de regagner son gîte en palanquin fermé.

Cet abus devint même si criant qu'un édit porta la peine de mort contre tous les voleurs d'habits. Ces bons

Napolitains, comme ils sont toujours les mêmes ! De l'antichambre on passait successivement dans le calidarium ou bain chaud, dans le tépidarium ou bain tiède, et enfin dans le frigidarium, grande piscine d'eau froide. Si vous aviez ensuite assisté à tous les massages et à tous les grattages auxquels se soumettait le baigneur, vous eussiez juré qu'il en avait fini avec l'eau pour le reste de ses jours ; mais lui recommençait le lendemain de plus belle.

Le portique des thermes donne sur la via Stabiana, la grande rue de Pompéi, le centre des affaires. Sur cette rue s'alignent les principales boutiques avec leurs enseignes et leurs devantures.

Voici le marchand de vin : de grandes amphores en terre cuite invitent le passant à entrer. On peut encore s'asseoir à une table antique et, avec un peu d'imagination, attendre qu'une esclave gauloise vienne vous verser une coupe de Falerne.

En face, c'est le boulanger. Il avait mis au four 71 pains, le soir de l'irruption : on les retrouva intacts de forme et ils pourraient servir au souper, si le boulanger, dans sa frayeur, ne les eût laissé brûler. Le guide nous introduit dans l'échoppe voisine. Il gratte le sol du bout de son bâton et nous présente une boulette de savon vénérable, avec lequel nous pouvons encore faire nos ablutions s'il nous en prend fantaisie. Nous étions en effet dans la fabrique de savon.

Hélas, nous avons traversé Pompéi au pas de course et il nous resterait encore tant à voir ; mais l'heure avance et il nous faut tout de même gagner le faite du Vésuve, dont la silhouette se dessine si nettement au bout de la rue.

Passons par la villa où Cicéron venait goûter un instant les charmes du repos, après les scènes orageuses du forum ; passons par le bureau de l'octroi, oui de l'octroi, car ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Etat se préoccupe de débarrasser l'honnête citoyen de ses deniers superflus,

et sortons par la porte d'Herculanum ; mais ici, chapeaux bas : l'ombre d'un brave plane sur cette humble guérite que vous apercevez près de la porte. Le soir de la fatale journée, un homme s'est trouvé pour montrer que le sang des Fabius, des Scevola et des vieux Romains, coulait, encore dans les veines du soldat. Cet homme, une sentinelle, montait la garde. Son nom, je l'ignore ; mais je sais qu'il vit tourbillonner autour de lui la cendre torride, qu'il vit la lumière du soleil s'éclipser et toute la population fuir affolée ; mais lui, debout à son poste, l'arme au bras, attendait qu'on vînt le relever... On ne le releva jamais, et le monstre ignivome dévora une victime de plus. Le musée de Naples conserve encore le casque et le crâne de cet intrépide soldat, exemple vivant de l'incomparable discipline qui valut à Rome la conquête du monde.

La porte d'Herculanum donne sur la voie des tombeaux qui surgissent à perte de vue de chaque côté de la route. C'est que le Romain voulait être près du bruit et du mouvement, même après le trépas. Il souhaitait qu'on vînt s'asseoir près de ses cendres pour s'entretenir de lui et des affaires de l'empire ; aussi disposait-il d'avance des bancs autour de son mausolée. Les vivants, pleins de respect pour la volonté du mort, choisissaient le cimetière pour but de leurs promenades et de leurs partis de plaisir. Bien plus, les Épicuriens s'y donnaient rendez-vous pour s'encourager à jouir de la vie, et à la vue des urnes funéraires, ils s'écriaient : " Couronnons-nous de roses, faisons bonne chère, demain nous ne serons plus."

LE VÉSUVÉ

Durant une heure ou deux, nous nous reposâmes à l'ombre d'un bosquet voisin de Pompéi, pour nous disposer à escalader le Vésuve. Une dizaize de gamins, nous prenant pour de riches étrangers (les étrangers sont

toujours riches, n'est-ce pas ?), vinrent nous offrir des statues, des médailles, des crayons, et mille autres bibelots fabriqués avec de la lave coulée dans des moules, avant qu'elle ne se soit refroidie.

Vers 3 heures, l'on nous amène des chevaux et le Dr Dubois et moi montons en selle. Les autres, lâchant la bride à leur imagination, se figuraient que le spectacle du volcan ne compenserait pas pour les difficultés de l'ascension : ils se contentèrent de pousser une pointe vers Herculanium.

Laissant Pompéï au sud, nous chevauchons d'abord à travers un chemin pierreux bordé de murs, d'où s'épanchent des vignes pesamment chargées de raisins.

Un guide nous précède et un autre se cramponne à la queue de mon cheval, qu'il secoue furieusement presque à chaque pas. C'est sa manière d'aiguillonner Rossinante. La cavalcade, incommodée par la poussière qu'elle soulève, garde pour quelque temps le silence. A la fin, nos satellites qui nous épient du coin de l'œil, jugent le moment favorable pour nous livrer un assaut à la napolitaine : naturellement c'est contre notre bourse. L'un d'eux s'approche de moi et, d'une voix mielleuse, me demande un pourboire exorbitant.

Me voilà fort embarrassé ; si les guides, irrités par un refus, allaient nous planter là, loin de toute habitation... A tout hasard, je réponds que je consulterai mon compagnon. Celui-ci, interrogé à son tour, a une de ces idées de génie qui sauvent la situation compromise. La tactique est bien simple : il se met à parler anglais. Du coup mon Napolitain reste court et nous voilà libre de poursuivre en paix notre itinéraire.

Bientôt la voie s'élargit, toute trace de végétation disparaît, et au tournant de la route, le Vésuve se dresse devant vous dans toute sa sauvage splendeur. C'est un seul cône de 4,000 pieds d'altitude. On dirait qu'il a surgi là tout à coup, à la suite d'une violente perturbation de la

croûte terrestre ; mais la géologie nous déclare qu'il s'est formé peu à peu, grâce à des irrptions successives, qui ont fini par le porter à la hauteur actuelle, à peu près comme un édifice se forme d'étages successifs. En ce moment sa cime se cache derrière un nuage de vapeur blanche, qui la coiffe comme un turban. Les flancs rugueux du colosse affectent un brun rougeâtre, comme d'ailleurs toute la plaine environnante. L'aspect étrange du sol et le bruit sonore qu'il rend sous le pas des chevaux, nous disent que nous marchons sur la lave. Cette lave, vomie sans cesse par le monstre depuis son orgie homicide de 79, a étendu sur le sol une immense couche de produits volcaniques ; et maintenant, pour retrouver le terrain primitif, il faut parfois creuser jusqu'à 100 pieds de profondeur.

Par instants, l'on se croirait dans un champ druidique, tellement le paysage revêt un caractère sinistre et tourmenté. Sans cesse il faut se jeter à droite ou à gauche pour éviter d'énormes quartiers de roc qui surgissent çà et là comme des dolmens.

Nos coursiers grimpent péniblement, par un chemin tortueux, jusqu'au col du Vésuve ; c'est l'endroit d'où il s'élançe vers le ciel à coupe presque verticale.

De là un chemin à lacets qui s'accroche le long du versant méridional, nous conduit jusqu'à mille pieds du sommet. Véritable sentier de chèvres, qui n'est pas large comme la main et que nos roussins parcourent sans broncher, libre à vous de laisser flotter les guides. Un faux pas vous précipiterait dans l'abîme ! dites-vous. Soyez sans crainte. Le cheval napolitain est cousin germain de ces fameux mulets alpins dont il possède le sang-froid. Ces baudets, vous le savez, ont le vilain défaut de s'arrêter court au bord d'un précipice... pour se gratter—sans le moindre égard pour les nerfs du cavalier, qui n'ose pas remuer le doigt....

A un certain endroit, la route devient impraticable, des

chèvres même ne sauraient y grimper. Pour lors, on met pied à terre, et une douzaine de lazaroni à l'air renfrogné, se pressent autour de nous pour nous offrir leurs services. Mon compagnon monte à la corde ; c'est-à-dire qu'il se cramponne à une courroie passée aux épaules d'un grand gaillard, et se fait haler ainsi jusqu'au faite. Un guide me cède son bâton, moyennant finance, bien entendu ; et alors commence la partie la plus ardue de la montée. C'est comme s'il s'agissait d'escalader un mur à pic, et suivant l'expression de nos satellites, il nous faut des jambes de brigand. Gare où vous posez le pied, la motte de terre que vous heurtez peut se détacher et vous envoyer rouler dans un précipice.

Enfin, épuisés, hâletants, les pieds meurtris, nous faisons halte sur la plate-forme supérieure. Un guide nous conduit à quelques pas de là. Une vapeur diaphane flotte autour de nous, et à un moment donné, apparaît un vide immense. C'est l'orifice du fameux volcan ; mais cette fumée qu'il dégorge, nous en dérobe le fond. En revanche, nous entendons la lave qui bout et s'agite à l'intérieur du gouffre : on dirait l'écho lointain du tonnerre, ou encore le bruit des vagues qui se brisent contre une falaise. Le spectacle que vous avez sous les yeux est sublime au delà de toute conception. Pour le décrire, il faudrait les accents d'un poète. A vos pieds se déploie la campagne de Naples, que vient caresser la Méditerranée aux eaux d'azur ; à vos pieds encore est le monstre à demi assoupi, dont le premier accès de colère a anéanti trois villes. L'on pourrait comparer le cratère à une vaste marmite de mille pieds de diamètre. Aux grandes occasions, vous voyez cette marmite se remplir d'une boue noire, où surnagent des rocs entiers, arrachés aux entailles de la terre. Représentez-vous cette marmite bouillante qui déborde et verse par torrents son contenu dans la plaine, et vous commencerez à comprendre ce que c'est qu'une éruption du Vésuve et la terreur qu'elle inspire au Napolitain.

Quelques hardis voyageurs osent faire le tour de cette marmite par un chemin casse-cou qui n'a guère plus d'un mètre de large. Pour cela, il faut avoir bonne tête et bons jarrets, car un faux pas à droite vous romprait le crâne contre une pointe de rocher en saillie sur les flancs de la montagne, et un faux pas à gauche vous jetterait au milieu des vapeurs mortelles que dégagent les parois internes du cratère. D'autres se font descendre par des cordes jusqu'au fond du gouffre et tiennent à poser le pied sur la croûte brûlante qui recouvre la lave liquide. Les semelles y passent, c'est vrai, mais quelle gloire de dire qu'on a bravé le monstre jusque dans son repaire ! Un Anglais, que je rencontrai à quelques jours de là, me raconta qu'après une semblable excursion, il avait dû être remonté par ses guides, évanoui et dans un état pitoyable : ses souliers et ses habits brûlés, sa montre et son canif noircis par le feu. Partout, en effet, on sent la présence de ce feu intérieur ; plongez un bâton dans les crevasses qui sillonnent le sommet du Vésuve, et retirez-le une seconde après : il sera calciné.

La descente du volcan est autrement plus rapide que la montée. Sur le versant septentrional, une côte ou gorge étroite plonge presque verticalement dans la plaine. Cette côte est tapissée d'une cendre fine qui cède sous les pas comme de la neige fraîche. Le guide vous met en face de cette côte, vous saisit le bras, et avec un petit geste d'encouragement, vous entraîne par ce chemin d'enfer. Vous n'avez qu'à glisser un pied devant l'autre comme si vous étiez sur des patins, et vous êtes emporté dans une course vertigineuse jusque dans la plaine.

Après avoir repris haleine, nous remontâmes en selle et les chevaux partirent au galop. Le soleil avait depuis longtemps disparu dans les flots de la Méditerranée quand nous regagnâmes notre hôtel, harassés de fatigue, noirs de cendre et de poussière, mais contents de notre expédition.

Lawrence Drummond.

LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE SECOND.

ÉMIGRATION IRLANDAISE A MONTRÉAL EN 1847.

Le printemps s'annonçait à Montréal, la débâcle avait rendu libre le cours de notre majestueux Saint-Laurent ; des barques légères se croisaient en tous sens dans le port, nos bateaux à vapeur arrivaient de Québec, de Trois-Rivières, de Sorel et des autres petites villes et gros villages qui se dessinent sur le parcours de nos grèves. Juin semblait présager des jours purs et pleins d'espérance.— Hélas ! ces souriantes perspectives devaient bientôt s'assombrir, déjà la terreur régnait sur le havre.

Les journaux de Québec ou d'outre-mer ne cessaient de parler de l'émigration irlandaise.

Une statistique du temps met sous nos regards le rapport que voici : “ Du 1er janvier au 17 mai inclusive-
“ ment, il est arrivé aux stations de la quarantaine 44,627
“ passagers d'entrepont.

“ 537 sont morts en mer.

“ 1115 ont été reçus à l'Hôpital de la Marine.

“ 795 sur ce nombre étaient atteints du typhus. Le
“ chiffre des émigrés arrivés à Québec le 27 mai était de
“ 5546, et au 1er juin, on annonçait 25 vaisseaux arrivés
“ à la Grosse-Ile.”

On n'ignore point avec quel dévouement Québec s'efforça de prévenir l'extension du fléau et avec quel soin sa corporation s'efforça d'arracher à la mort tant de victimes. Malgré les services assidus de la Faculté de Médecine et les précautions mises en usage dans de telles circonstances,

il mourut un grand nombre d'émigrés à la Grosse-Ile et à l'Hôpital de la Marine. On se disposait à faire transporter à Montréal tous les convalescents avec ceux qui ne paraissaient pas encore atteints de la contagion. Les annales du Canada nous conservent le souvenir de l'héroïque dévouement du clergé de Québec dans cet épisode désastreux. Cinquante et un prêtres se dirigèrent à tour de rôle vers la Grosse-Ile ou vers l'Hôpital de la Marine pour y exercer leur saint ministère. Vingt-cinq y prirent la contagion ; le coadjuteur lui-même Mgr Baillargeon n'en fut pas exempt et cinq prêtres périrent victimes de leur apostolique charité. Montréal se préparait avec anxiété à recevoir les émigrants. Une assemblée eut lieu au palais de justice sous la présidence du maire M. Mills. On organisa un comité d'émigration avec instruction de prendre des mesures immédiates pour recevoir convenablement les malheureux enfants d'Irlande.

Un bureau fut ouvert à cet effet près des quais avoisinant le canal, sous la direction d'un agent du gouvernement. Une bâtisse temporaire fut également préparée hors de la ville pour servir d'hôpital. Dès les premiers jours de juin arrivèrent devant la ville des navires d'outre-mer, véritables convois funèbres abordant la nuit comme le jour, et d'où l'on débarquait, de l'entrepont et même du fond de cale, des centaines d'hommes et de femmes, pâles, exténués de misère et de souffrances.

Un bon nombre mouraient dans le transport. Comment décrire un pareil spectacle ? Ceux qui l'ont vu en ont reculé d'horreur, les âmes les plus insensibles en ont été émues... Pauvres émigrés ! ils arrivaient sur cette terre étrangère après avoir tant souffert durant la traversée... Et qu'y trouvèrent-ils, la plupart ?... Une tombe déjà entr'ouverte pour les recevoir. Que pouvait offrir Montréal à ces pauvres frères dans la foi ? Ses citoyens, surtout à cette époque, étaient plus compatissants que fortunés.

Une charité toute chrétienne cependant leur prodiguera les fatigues, les sueurs, la vie même de ses prêtres et de ses religieuses. Les messieurs de Saint-Sulpice, pasteurs de la paroisse, coururent les premiers au navire. M. John Richard y passa la première nuit, confessant et administrant tous ceux qui étaient en danger de mort.

M. le Supérieur du Séminaire ne tarda point à lui adjoindre messire Morgan, Carrof et autres qui parlaient la langue anglaise. Mgr Bourget, évêque de Montréal, arrivait de son deuxième voyage de Rome. A peine remise de ses fatigues, Sa Grandeur s'occupe, avec son coadjuteur Mgr Prince, des moyens à prendre pour soulager les pauvres enfants de l'Irlande. On admirera bientôt son grand dévouement envers eux. Vers la mi-juin, 6,000 Irlandais débarquent sur nos rivages, 3,500 s'arrêtent aux *sheds* ou ambulances, 2,000 disparaissent pour chercher un ciel plus favorable ; beaucoup meurent. Il en reste cependant encore 250 sous les abris. Au 25 juin de cette même année, on comptait 850 malades sous les abris ; il en mourait à peu près 20 par jour. Le 2 juillet suivant, on en comptait 1300, et les décès allaient de 30 à 40 par jour. La mort ne planait pas seulement sur les ambulances, elle faisait aussi des victimes dans la ville, car la contagion commençait à s'y répandre, et les secours spirituels devenaient urgents dans plusieurs quartiers.

Pour répondre à ce besoin, monsieur Billaudèle, Supérieur du Séminaire, fit fermer le collège de Montréal et appela les directeurs et professeurs à venir en aide à leurs confrères, et l'on vit accourir aussitôt MM. de Charbonnel, P. Richard, H. Prévost, Connelly et Picard et plus tard les bons pères Granet et Toupin ; mais ces secours ne paraissant pas encore suffisants au cœur si sensible du bon supérieur, il alla frapper avec confiance à la porte des fils de Saint-Ignace, et la maison de New-York lui envoya les RR. PP. Mignard, Duranquet, Driscoll, Dumerle, Ferrard et Shienski.

Ils furent logés au Séminaire et partagèrent avec les enfants de M. Olier, le ministère laborieux des *sheds* et celui des différents quartiers de la ville. Un dévouement plus humble mais non moins utile, devait suivre les traces de nos apôtres au champ du martyre : ce fut celui des Sœurs Grises de l'Hôpital Général et des autres religieuses de Montréal. Elles le déployèrent avec tant d'énergie et d'activité que le souvenir de cette période est resté en honneur et en bénédiction dans les fastes de l'histoire de notre ville.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES SŒURS GRISES SE DÉVOUENT AU SOULAGEMENT DES PESTIFÉRÉS.

Tandis que les prêtres de Saint-Sulpice vont accueillir au port une population mourante, les Sœurs Grises de l'Hôpital Général sentent battre dans leur poitrine un cœur déjà ouvert à la généreuse aspiration de suivre leur vénérable fondateur au champ de la souffrance et de la mort. Elles n'attendent qu'un mot, qu'un ordre. La vénérée mère Elizabeth Forbes McMullen, digne supérieure de leur communauté à cette époque, joignait à une foi vive et agissante, une compassion tendre et généreuse envers les malheureux. Elle apprit quelques détails sur la situation des émigrés débarqués sur nos rives, elle en fut fortement émue, et, mesurant d'un coup d'œil le devoir qui incombait à sa communauté, elle conçut un vif désir de courir avec ses filles au soulagement de cette misère. Elle voulut d'abord consulter M. Billaudèle, Supérieur du Séminaire ; elle sortit en toute hâte avec sœur Sainte-Croix (Pominville) pour aller prendre son avis. M. Billaudèle était absent, elle revint sur ses pas avec un sentiment d'abandon.—Le ciel néanmoins accepta

son sacrifice : le même jour, le révérend M. J. Richard, aumônier des pauvres, accompagné du révérend M. Connelly, vint à la communauté solliciter le concours des Sœurs Grises pour la visite des ambulances. La bonne mère, qui n'attendait que l'approbation de ses supérieurs, accepta la proposition avec joie, et alla tout de suite se présenter au bureau de l'émigration, accompagnée encore de sœur Sainte-Croix, dont le dévouement sera remarquable pendant cette période désastreuse.

Elles sont accueillies avec beaucoup d'urbanité et de déférence par l'intendant du gouvernement, qui donne toute autorisation nécessaire aux Sœurs Grises pour visiter et prendre soin des pestiférés, les autorisant à engager des hommes et des femmes qui seront soldés fidèlement. La vénérée mère Supérieure, presque étonnée de ce cordial accueil, en est moins surprise lorsqu'elle apprend qu'elle a été précédée par le bon M. J. Richard. Celui-ci, voyant l'embarras de l'intendant pour trouver un personnel suffisant aux soins que réclament les malades et les mourants, lui avait suggéré de demander les Sœurs de la Charité. Cet intendant était protestant ; il connaissait bien peu les institutions catholiques, et ne savait pas trop à qui s'adresser ; on comprend sa satisfaction en voyant les Sœurs Grises s'offrir elles-mêmes. Il s'empressa de les faire conduire dans une maison presque en ruines située au bord du fleuve, et que l'on décorait du nom d'hôpital.

Quel spectacle se déroula alors aux yeux de cette bonne mère et de sa compagne !

Des centaines de personnes sont étendues, la plupart sur des planches nues, pêle-mêle, hommes, femmes et enfants. Moribonds et cadavres sont entassés sous le même abri, tandis qu'il y en a qui gisent sur les quais ou sur des pièces de bois jetées çà et là le long du fleuve.

C'était un spectacle à décourager tout autre que la mère

McMullen et sa généreuse compagne. Tout au contraire, elles sentent leur âme s'élever à la hauteur de la mission que le ciel leur prépare. La rencontre qu'elles font en ce moment du Supérieur du Séminaire et de l'intrépide M. Morgan les remplit d'édification. Ce dernier est occupé auprès d'un pauvre malade qu'il relève de terre, suffoqué par son vomissement ; il le met avec tant de charité sur un pauvre grabat, qu'elles se sentent animées d'une nouvelle ardeur pour venir, elles aussi, secourir ces pauvres malheureux.

De retour à la communauté, elles n'ont point d'expressions assez énergiques pour raconter tout ce qu'elles ont vu. Après le souper, la vénérée mère fait appel au courage et à la générosité de ses filles, les convie au combat dans un nouveau champ de sacrifices ; elles sont libres néanmoins de consulter chacune leur attrait et leurs forces. Toute la communauté n'a qu'un cœur et qu'une âme à mettre à la disposition de sa supérieure.

La bonne mère laisse entrevoir de même à ses novices l'holocauste, l'immolation qui s'offre à elles, faisant briller à leurs regards cette croix du martyr plus éclatante encore que la croix de leur profession religieuse. Toutes, comme d'intrépides soldats qui tressaillent en entendant résonner le clairon, répondent à l'appel : ce furent sœurs Saint-Joseph (Denis), Christin, Labrèche, Caron, Collins, Blondin, Mongolfier, Dalpée, Limoges, Primeau, Chevrefils, Perrin ; puis les postulantes, sœurs Thériault, Reid, Bruyères, Lepailleur, Maréchal et Sauvé.

“ Le 9 juin, disent de vieux manuscrits, huit sœurs et cinq femmes partirent pour les *Sheds*, et le dimanche suivant, le 13, elles y étaient au nombre de 23... La communauté comptait à cette époque 37 sœurs professes et 18 novices.” Le gracieux saint François de Sales avait bien raison de dire : “ Quand le feu prend à la maison, on jette tout par les fenêtres.” Le feu de la divine

charité embrasait déjà tout l'Hôpital Général. Ne restaient au foyer que les plus anciennes et les infirmes qui remplaçaient les hospitalières chargées des vieillards et des enfants. Les noms des premières sœurs qui se rendent aux *Sheds* sont à peine mentionnés dans les annales du couvent ; c'est une lacune regrettable. Cependant, les ignorerons-nous ? N'est-ce pas toute la communauté, comme nous venons de le dire, que nous verrons sur pied ?

Poursuivons... Les premiers abris que la corporation fit élever pour recevoir les émigrés longeaient le canal ; ce terrain appartenait à l'Hôpital Général. La pointe Saint-Charles où il était situé, était jadis une vallée champêtre, mais parfois très marécageuse, comme on le voyait cette année par les pluies torrentielles qui l'arrosaient. Malgré la boue et les autres désagréments, les sœurs font leur trajet en quelque vingt minutes ; elles entendent déjà le gémissement des malades et le râle des mourants... On se disperse dans ce dédale inconnu... Peut-on imaginer un instant le spectacle qu'offrait cette multitude d'hommes et de femmes entassés pêle-mêle, couchés jusqu'à trois ou quatre dans le même lit, sans soucis et indifférents à tout, gémissant cependant à fendre le cœur. On court à celui-ci, à celui-là... on soutient une pauvre femme qui va mourir, on lui arrache le pauvre nourrisson qu'elle tient serré sur son cœur... On montre le ciel à une autre en essuyant les sueurs de l'agonie. On fait enlever les cadavres à côté de ceux qui respirent encore, puis on regarde autour de soi... On visite les dehors de ces abris et l'on y trouve de pauvres misérables gisant sans secours, on s'empresse de leur venir en aide, on multiplie les pas sans les compter. Quelles misères ! qui pourrait les décrire ? Ce n'est pas seulement une famille, une centaine de malades, mais c'est presque toute une nation qui ressent les angoisses de l'agonie.

La malheureuse Irlande, persécutée pour sa foi et épuisée

de faim sur son vieux sol, vient sur la terre étrangère boire la lie de son calice. O ciel, ouvrez-vous à nos regards, et montrez-nous les palmes de ces nouveaux martyrs!—Les premières heures qui viennent de sonner pour nos sœurs, aux *Sheils*, ne leur font connaître que l'ensemble des maux qui y sont abrités. Tout le jour, elles s'ingénient à trouver des moyens prompts et salutaires pour faire face à tant de souffrances. Ces apprentis ont pour l'ordinaire 100 à 200 pieds de longueur sur 25 ou 30 de largeur, séparés par des cloisons et contigus les uns aux autres. Quelques-uns cependant sont séparés par une distance de 20 à 30 pieds; cette proximité rend le service plus facile. Ils n'ont pour tout ameublement que de pauvres lits faits avec de simples planches, attachés aux cloisons et plus ou moins inclinés à la façon de ceux qu'on voit dans les casernes ou dans les stations de police. On va leur substituer bientôt des couchettes; ce sont des poteaux entourés de planches brutes; des matelas ou de la paille en font la couche moelleuse.

Quelques-uns des émigrés ont apporté avec eux des lits de camp et des couvertures, mais on ne voit point de ces petits meubles ou autres objets si utiles aujourd'hui pour le service des malades. On va tout simplement puiser de l'eau à la rivière et chercher du bouillon dans une immense marmite ou chaudron de 12 gallons de capacité qui bout sur un feu allumé au milieu de la cour. Médecins ou religieuses y plongent un pot ou une écuelle pour le besoin de leurs malades.

Le gouvernement se met en frais de fournir le pain, le thé, la viande, et beaucoup de personnes charitables de la ville envoient aussi des secours en provisions. Les révérendes Sœurs de la Congrégation, regrettant de ne pouvoir suivre les Sœurs de la Charité aux ambulances, faisaient parvenir quantité de sucre, biscuits, thé, et autres douceurs pour les malades.

On vit des soldats se rendre auprès de la barrière qui

défendait l'entrée des *Sheds* pour y apporter une partie de leur ration. C'est dans ces lazarets empestés de fièvre, où des centaines de créatures humaines sont aux prises avec la contagion et la mort, que nos bonnes sœurs vont exposer leur santé et leur vie.

Chaque journée sera laborieuse et riche en toutes sortes de mérites, et le soir, en confiant leurs malades à des personnes soldées pour y passer la nuit, elles reprendront le chemin de la communauté ; mais quelles précautions il leur fallait prendre pour ne pas y porter la contagion de la fièvre maligne. . . Elles n'y pénètrent que par les lieux le moins habités, et là, elles se hâtent de se dépouiller de leurs habits et de la vermine qui s'y est attachée, et ne communiquant que très peu avec les autres sœurs, elles prennent néanmoins leur repos. Le lendemain, à l'heure matinale du saint sacrifice, elles se pressent au pied des autels pour y recevoir le Dieu de l'Eucharistie qui fait leur force et leur consolation.

Remplies d'un courage ranimé chez elles par l'esprit du martyr, les sœurs retournent avec non moins de joie au poste que la charité leur a proposé. Elles ne sont pas peu surprises de retrouver à l'aurore de ce nouveau jour les prêtres qui veillaient encore quand elles avaient quitté les abris : c'étaient le bon père Richard et l'excellent M. Caroff, tous deux encore debout après une nuit passée dans l'exercice de leur saint ministère ; ils sont pâles et tout défaits. Véritables sentinelles, ils n'ont point voulu abandonner ces pauvres âmes au moment suprême qui doit décider de leur éternité. Les bonnes sœurs, plus nombreuses aujourd'hui qu'hier, s'empressent de faire la visite générale de ces immenses dortoirs, afin de prendre connaissance de l'état de leurs malades. Hélas ! plusieurs ne sont plus que des cadavres. On voit de pauvres petits enfants chercher encore une substance de vie sur le sein d'une pauvre mère que le trépas a glacée. On rencontre çà et là de pauvres petits êtres naissants raidis par la mort.

Les sœurs n'ont pas toujours un linceul pour les couvrir ; elles se servent tout simplement de leur mouchoir de poche et les cachent ainsi aux regards.

L'expression ne saurait rendre fidèlement l'état affreux où étaient ces malades, couchés parfois, comme nous l'avons dit, jusqu'à trois dans le même lit, à côté des décédés de la nuit.

Un pauvre mourant paraissait très agité, une sœur passant près de lui, croit qu'il est aux prises avec les dernières angoisses de la vie ; mais quelle n'est pas son horreur en apercevant ce malheureux couché entre deux cadavres ! L'un est tout noir, et l'autre livide, jaune et hideux à voir. Elle fait enlever ces cadavres, et aussitôt le moribond se calme, mais l'agonie vient aussi pour lui et bientôt il n'est plus qu'un cadavre qu'on s'empresse de faire disparaître. Comme on n'avait pas encore construit de chapelle pour les morts, les corps étaient exposés en plein air, et lorsqu'il y en avait un grand nombre, on en faisait l'inhumation dans le champ voisin érigé en cimetière.

Le méphitisme que produit cet amas de cadavres et l'horreur qu'il cause naturellement ajoutent au tableau navrant de la situation, une couleur encore plus sombre. On voit néanmoins les sœurs circuler avec calme dans ces divers enclos ; elles s'occupent consciencieusement du département que la bonne mère McMullen leur a confié. Sœur Brault dépense son énergie, ses forces remarquables pour soulever lestement ses chers malades. Elle a la direction d'un *shed*, et comme il faut de temps en temps agrandir la place, elle aide à transporter jusqu'à la voiture les pauvres patientes qu'on doit transférer dans un autre département, et avec quelle satisfaction elle revient au chevet des autres pour leur faire prendre les remèdes qu'elle prépare avec soin et pour les soulager de toutes manières.

(A suivre)

LE R. P. VAN TRICHT, S. J.

Quand Dieu créa le cœur de l'homme,
il y mit premièrement la bonté.

BOSSUET.

HOMME de science, homme de goût, tête de philosophe, orateur, mais par-dessus tout fin lettré, voilà le R. P. Van Tricht. Je vous le présente ; j'allais oublier, mécréant que je suis, qu'il fut Jésuite et fit, vingt années durant, les délices de la Belgique, sa patrie.

—Et de la France, sans doute ?...

—Ah ! j'ignore... ; mais il paraît qu'on y fait silence sur le nom de Van Tricht.

—Pourquoi ?

—Dame ! je ne sais.... Peut-être ce nom-là est-il trop flamand,... ou peut-être a-t-il eu le tort de s'accoler celui de Jésuite, et non celui de romancier ; enfin, je ne sais rien, absolument rien, mais Bolo y est plus goûté,... c'est un non moins.... flamand. Coupons court et laissez-moi vous dire que Van Tricht fut bien flamand et l'un des écrivains français les plus remarquables de ce siècle.

—Et il était Flamand ?

—Eh oui, vous dis-je, tout comme Henri Conscience ; mais Van Tricht se contenta, lui, d'être un moraliste doublé d'un orateur et triplé d'un apôtre. Et tout cela bien français, mais aussi de tempérament original. Oui, bien français de style par la pureté du langage, par la clarté, la distinction et la délicatesse de l'esprit, du cœur surtout : c'est un trait caractéristique de ce causeur, car il fut un causeur et un charmant causeur. Il est donc bien français. On dit, en parlant de ses œuvres, *les causeries de Van Tricht*, comme on dit *les Causeries de Sainte-Beuve*.

Il a causé de sciences physiques, de sciences naturelles, de morale, de l'Évangile, comme le critique français de littérature. Et comme lui il a causé admirablement, mais avec une autre note dans un genre différent : c'est la note oratoire dans le genre apostolique. Ce qu'il dit est non seulement agréable, distingué, beau, intéressant, mais c'est encore touchant, émouvant, entraînant. Il a possédé à un haut degré l'art de rendre la vertu aimable.

Victor-Joseph Van Tricht naquit à Audenaerde, jolie petite ville de la Flandre orientale, le 27 avril 1842. Son père, officier supérieur de l'armée, était un grand chrétien. "Le souci de l'enseignement, a écrit Victor, n'était pas le seul qui préoccupait mon père. Je suis fier quand je songe à l'influence religieuse qu'il exerçait sur ses soldats. Le samedi, il faisait lui-même la lecture de l'ordre du dimanche. Inévitablement, entre deux exercices annoncés, arrivait cette phrase : Vous aurez entre-temps le moyen d'aller à la messe de telle heure. J'y serai ;... et il mettait sur ces derniers mots une insistance particulière et significative."

Victor Van Tricht semble avoir hérité de son père cette foi vaillante et communicative, la noblesse des sentiments et la virilité du caractère avec quelque chose du génie batailleur du soldat. Mais il tenait encore plus à sa mère, dont il écrivit dans des notes intimes :

"Maman avait le caractère le plus heureux que j'aie connu de ma vie, une tendresse de cœur incomparable, unie à une gaieté d'esprit et à une bonté à toute épreuve.... Compatissante, généreuse, dévouée pour nous jusqu'au sacrifice, aimant avec passion sa famille et ses amis, ignorant l'ombre même de l'égoïsme, vivant plus pour les autres que pour elle-même, oh ! combien elle était bonne !.... L'extrême délicatesse de son cœur et sa tendresse lui faisaient sentir profondément la souffrance, et elle a beaucoup souffert."

Le P. Van Tricht, nous disent ceux qui l'ont connu, a tracé dans ces lignes son propre portrait. Au reste, la simple lecture de ses œuvres suffit à nous en convaincre. Aussi tellement vive et profonde était son affection pour sa mère qu'il lui eût été bien difficile, impossible peut-être de suivre sa vocation à la vie religieuse, si le ciel n'eût brisé lui-même ce lien trop terrestre. Après sa deuxième année de grand séminaire, il perdit sa mère.

C'est peu après qu'il entra chez les Jésuites, en 1862. " Lorsque plus tard, devenu le célèbre conférencier, il écrit tant de pages touchantes, il n'en écrit pas de plus belles que sur l'amour maternel....

Une fois, une seule fois, dans une de ses plus belles conférences, devant une assistance illustrée des plus hautes personnalités, il ne parvint pas à maîtriser son cœur, il pleura. C'était en disant ceci : " Je voudrais vous parler de la mère chrétienne, ... et ce seul nom me trouble. Mère ! Mère ! etc. . . " (1) Je ne puis résister à la tentation de citer tout le début de cette causerie intitulée : *les Mères*.

" Excellence (2),

" Mesdames, Messieurs,

" Depuis si longtemps déjà que j'ai l'honneur de vous parler, et que vous m'écoutez avec une bienveillance si fidèle, jamais peut-être je n'ai abordé la tribune avec une émotion plus profonde. J'ai peur, je vous l'avoue, devant le sujet beau, grand, solennel, doux et tendre, que je m'enhardis à toucher aujourd'hui ; à côté de lui je me sens bien inégal à la tâche. La vision de ma pensée est immense... je la vois, je la contemple souriante, aimée, radieuse : je sens que mon cœur palpite ; et comment vous redire ce que je vois, ce que je sens, et pourquoi mon cœur frémit !

(1) Revue des Questions scientifiques.—Janvier 1898.

(2) Monseigneur Francica Nava di Bontife, Nonce apostolique.

“ Je voudrais vous parler de la mère chrétienne.

“ Et ce seul nom me trouble : Mère ! Mère !

“ Et par je ne sais quelle évocation soudaine ce n'est plus vous que je vois, ce n'est plus l'heure présente qui sonne, ce n'est plus rien de cette terre et de ce monde ; ... c'est le passé qui renaît ; ce sont les disparus, les aimés qui dorment là, au loin, et qui maintenant revivent ; c'est la jeunesse qui me revient, et plus douce encore l'enfance ; et tout cela dans un cadre de scènes enfantines délicieuses, baigné dans la rose lumière d'un incomparable amour.

“ Oh ! la magie des souvenirs !

“ Pourtant ce n'est pas de tendresse seulement que je veux vous parler, c'est de devoir !

“ Ce n'est point de l'enfant aimant sa mère, c'est de la mère aimant son enfant, comme doivent aimer les mères.

“ L'enfant ne sait pas aimer, ... son esprit manque de profondeur et son cœur de tendresse.

“ Mais, la mère sait aimer ! Elle comprend et, au seul nom de son fils, toutes les fibres d'amour frissonnent dans son âme.

“ Pourquoi donc ai-je dit la mère chrétienne ?

“ N'était-ce point assez de dire la mère ?

“ Hélas, non ! Toutes les mères, sans doute, ont ce premier élan du cœur qui bondit vers l'enfant. Voyez-les toutes,—quand des conventions mondaines n'ont pas perverti leur amour, en le tournant aux frivolités d'une vie factice,—leurs bras se tendent vers lui, leurs mains le saisissent, amoureuses, et doucement le serrent sur leur cœur... Puis, leur front se penche sur ce front bien-aimé : elles se replient... ! Ah ! si j'osais, ... elles se recourbent, elles se referment sur lui, marquant bien qu'il est à elles, à elles seules, que c'est leur fils, leur bien-aimé, leur sang, leur vie, toute leur vie !...

“ Eh bien ! cela ne suffit pas !

“ La mère chrétienne est plus haute, elle est plus grande, elle est plus magnanime !

“ Ce fils, son fils, elle l’aime ainsi, elle l’enlace ainsi, mais elle ne s’oublie pas en elle-même . . . aux heures solennelles de la vie, dans un geste sublime, elle le prend de dessus son cœur, et de ses deux bras, vers Dieu elle l’élève.

“ Tout est là !

“ Et c’est là la pensée maîtresse de ce discours ! La mère, quand elle n’est que mère, ne fait qu’aimer. Quand elle est chrétienne, elle fait plus : elle élève.

“ Ah ! Messieurs, que ce mot est beau ! Elever, porter haut, porter plus près du ciel ! Détacher d’en bas, de la terre, des fanges et des boues, et mettre le cœur à ces hauteurs pures, où le vent qui passe ne souille plus ni les corps ni les âmes !

“ O mères chrétiennes, avez-vous jamais songé que l’avenir des sociétés, l’avenir du monde est entre vos mains ?

“ Nous sommes la génération qui passe . . . elle est triste et malade. La génération qui vient, ce sont vos fils. Ne les avez-vous pas dans vos bras ? Faites-les donc forts, faites-les vaillants, hommes de devoir et d’honneur, de dévouement et de sacrifice.

“ Elevez-les, plus haut, plus haut encore ! . . . jusqu’à ce qu’un rayon de Dieu les touche et qu’ils soient chrétiens ! Chrétiens, entendez-vous ? Mais chrétiens de race et de sang, non pas de ces chrétiens abâtardis, dont les vaillances et les générosités se sont éventées au souffle des molleses, et qui ne gardent plus de leur baptême qu’une étiquette souillée . . . Non, non, chrétiens, vrais fils du Christ, et par eux, par vos fils, vous sauverez le monde !”

Vous me pardonnerez cette longue citation : c’est que je l’ai cru propre à vous révéler tout de suite celui dont je veux vous entretenir.

En 1876, Victor Van Tricht était ordonné prêtre. Si la période de formation fut longue, en revanche il en sortit, l’âme bien trempée, et muni de fortes armes pour les combats du bien. Dès les commencements il avait manifesté

des aptitudes extraordinaires pour l'étude des sciences physiques et naturelles. Au témoignage des savants qui l'ont connu, il eût pris place aisément parmi les Secchi, les Perry et les Carbonelle, ses frères en religion, s'il eût été spécialement appliqué à ces sortes d'études. Mais la Providence avait sur lui d'autres vues que, dans la suite, ses succès littéraires et oratoires ont pleinement justifiées.

Il n'en devint pas moins toutefois, grâce à ses merveilleuses dispositions, un homme de science remarquable qui, —au dire d'un savant qui le connaissait bien,—savait, infiniment de choses sur tout. D'ailleurs, les études scientifiques qu'il a publiées dans diverses revues belges, et ses *Cours de physique*, le prouvent surabondamment.

C'est des sciences naturelles qu'il tira les sujets de ses causeries les plus admirables, comme aussi les plus inimitables. Lisez: *Nos insectes*, *Nos oiseaux*, *Nos familiers de l'étable*, *Nos familiers de la maison*, etc. . .

Il y déploie un rare talent d'exposition et de vulgarisateur, il excelle à mettre en lumière les mystères de la nature et à les présenter avec tout le charme et l'éclat d'une riche imagination. Avec cela beaucoup d'enjouement et de grâce, sans nuire à la précision du savant, et une grande variété de tons. Ainsi, après avoir parlé au long de la chèvre, au point de vue utile et pratique, il parle maintenant de son instinct capricieux.

“ En Suisse, en Andalousie, ailleurs encore, on les confie (les chèvres) à un chevrier qui les guide, parfois seules, parfois avec un troupeau de moutons. Mais à ce pauvre chevrier elles font la vie dure !

“ Quand nous voulons dénommer un caractère sans suite, sans cohérence, passant par les volontés les plus divergentes; riant le matin, sombre et triste le soir ; aimant Paul aujourd'hui, et demain Pierre, en attendant que de Pierre et de Paul il passe à aimer Jean, puis Jacques ; un caractère qui, sans rime ni raison, soudain, par boutades brusques, veut,

puis ne veut pas, et en somme ne sait pas trop s'il veut ou s'il ne veut pas ; nous avons un mot parfait : caprice.

“ Savez-vous d'où vient le mot ?... de chèvre... capra, capricus. Si bien que, dire d'une volonté qu'elle est capricieuse, revient à dire que c'est une volonté de chèvre. Mais nos caractères capricieux ont pris chez nous une nuance désagréable et maussade. Il n'y a rien de semblable chez la chèvre... elle est gaie et luronne... elle rit de tout, peut-être comme le Figaro de Beaumarchais, pour ne pas devoir en pleurer. Voulez-vous les voir bien en situation ?—Elles sont deux, au milieu d'un troupeau de moutons, dans les gorges de la Sierra Nevada... Il y a là, des deux côtés, des rocs fins comme des aiguilles et droits comme des tours...

..... S'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.

(LA FONTAINE.)

“ En trois bonds elles sont au sommet et, de là, elles bêlent comme pour appeler les moutons. Le berger exaspéré lance son chien après elles... Le pauvre chien grimpe de son mieux, mais, à chaque instant, ses pattes glissent sur la roche, il s'accroche en vain, il retombe. Les chèvres le regardent, en secouant leur tête avec de petits bêlements saccadés et courts... Assurément elles rient !... Le chien ne se décourage pas... vingt fois il recommence et remonte ; enfin soufflant, les yeux rouges de fatigue, la gueule ouverte, la langue dégouttante de salive, un dernier effort va le conduire au sommet... il y touche !... Ah ! ah... d'un bond, nos deux chèvres ont passé sur l'aiguille voisine. Voyez-les, elles sont là, bêlant à nouveau, avec un fin sourire, tandis que le pauvre chien descend gauchement du premier pic pour tenter à présent de gravir le deuxième.

“ Dans l'entre-temps, les moutons se sont éparpillés dans tous les replis de la gorge... Que fait le berger ?

“ Ce qu’il aurait dû faire tout d’abord...il rappelle son chien, l’envoie aux moutons et continue sa route. Et les chèvres?... Les chèvres...descendent alors d’elles-mêmes et reprennent leur place au milieu du troupeau.”

Un peu plus loin, pour prouver que la chèvre “ est querelleuse et batailleuse ” sans toutefois verser le sang, il raconte le fait suivant :

“ Un Anglais, non loin de l’auberge du Grimsel, dessinait un charmant paysage. Il s’était assis sur un tronc d’arbre abattu et avait déployé le gigantesque parasol gris des touristes peintres...Le sommeil le tenta et alourdit ses paupières...il referma son carton, et, les bras appuyés sur sa canne, le parasol lui faisant ombre et fond, il s’endormit. Un bouc vint à passer en tour de promenade. Ce spectacle le surprit. Il s’arrêta et contempla l’Anglais...le brave homme dormait de tout son cœur. Sa tête s’inclinait et tombait sur sa poitrine, puis, brusquement se relevait pour s’incliner encore et retomber...Ce manège involontaire fut mal compris du bouc...Il recula, pencha lui aussi sa tête sur la poitrine et...attendit de pied ferme...L’Anglais restant en place, le bouc après quelque temps leva les yeux et le regarda de nouveau...le front de l’Anglais penchait toujours...Alors, décidément froissé, mon bouc se remet en garde et, avec un grand élan, fond sur l’Anglais...Le malheureux tourna comme une aile de moulin autour de son arbre, et, la tête en bas, les jambes en haut, pêle-mêle avec le parasol, les cartons et les pinceaux, recula dans l’eau du fossé... Je vous laisse à deviner les cris, la colère, la honte, l’embarras du pauvre homme se débattant dans la vase. Le bouc, lui, les pattes de devant sur le tronc, contemplait d’en haut sa victime empêtrée : il bêlait et son bêlement faisait rire tous les échos de la montagne.”

Leo.

(A suivre)

UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

EN PAYS DE CAUX

(*Suite*)

Le plongeur fait exception ; c'est un simple difficile à troubler. Jadis pêcheur de hareng à bord de ces petits navires fécampois qui s'en vont, à l'automne, tendre leurs filets jusque sur les côtes de Norwège, il a retenu de son premier métier flegme et sang-froid.

Quoique aussi novice, il est moins empesé que ses autres collègues, le père Dargent, et il méritait bien d'être investi des hautes fonctions de premier laveur de vaisselle des cuisines impériales, auxquelles il vient d'être promu.

Avant de quitter les sous-sols, je voudrais mentionner encore la "soupière," cette Viennoise réjouie, ainsi nommée parce que, spécialiste distinguée, la préparation des soupes dont Sa Majesté est friande lui est exclusivement réservée. Enfin, je n'aurais garde d'oublier les deux confiseurs autrichiens ; ces virtuoses du bonbon excellent dans la fabrication des pièces montées, croquenbouches agrémentés de devises, monuments en nougat façon 1830, tels ceux exposés, encore de notre temps, aux vitrines du pâtissier en renom de nos anciennes capitales de province. L'un de ces deux artistes est passé maître dans la confection des papillotes, ces sucreries enveloppées de papier doré, de gaze pailletée dont la table de nos grand'mères était décorée. Les œuvres qui sortent du laboratoire impérial tiennent du bibelot ; la plupart des bonbons, en effet, sont ornés de portraits, soit de l'empereur, soit de

l'archiduc Rodolphe ou des archiduchesses, soit surtout de l'impératrice. Ce serait vraiment dommage de sacrifier une aussi jolie gaine ; on croque donc rarement le candi, que les dames de la cour se plaisent à offrir, tantôt à l'invité admis à dîner à leur côté, tantôt à l'étrangère qui obtient de leur être présentée, et souvent on lui fait l'honneur d'une place dans la vitrine aux souvenirs.

L'archiduchesse Valérie en a toujours quelque-une en poche, et si, faisant un tour de parc, elle aperçoit une frimousse de bambin curieux de la voir, avec les gracieuses façons d'une fille de souverain, elle lui passe à travers les grilles une papillote qui, celle-là, pour sûr, ne sera pas mangée, mais bien conservée comme une précieuse relique.

La cour des écuries n'est pas moins animée que l'intérieur du château : les trois chevaux de selle de l'impératrice, un alezan et deux bais viennent d'arriver ; le vieil écuyer anglais qui mettra la comtesse Hohenembs en selle et la suivra dans sa promenade quotidienne surveille avec une sollicitude jalouse les *lads* occupés à débarrasser les nobles bêtes, à les débarrasser des flanelles dont leurs canons sont bandés, puis à leur laver les pieds et le reste ; enfin à les bouchonner à force en s'accompagnant de ce sifflement particulier qui a pour but d'inviter le cheval à ne point s'effaroucher d'un massage énergique mais bienfaisant.

L'impératrice ne s'est pas fait suivre de ses voitures : c'est un des grands loueurs de Paris, par hasard originaire du royaume d'Yvetot, qui pourvoit au service de la maison : il comprend quatre landaus et huit grands carrossiers. Très correcte, la tenue des équipages, mais très sobre ; les voitures sont noires, et la bouclerie des harnais argentée. La livrée des hommes est noire avec culottes noisette et bottes à revers ; au chapeau une cocarde noire et jaune rappelle seule les couleurs

autrichiennes ; le cocher qui mènera spécialement l'impératrice ne se distingue de ses trois camarades par aucune différence de costume. Ce personnel est de choix, car la comtesse Hohenembs ne se privera pas de fréquenter le département de ses chevaux, et les gens d'écurie qu'elle rencontrera vaquant à leur besogne doivent être supérieurement stylés.

Mais ne serait-ce pas tout juste Sa Majesté qui descend les marches du perron ? L'élégante silhouette qui se détache en bleu sur le vert des grands hêtres est bien, en effet, celle de la souveraine ; nul ne s'y trompe, d'ailleurs ; aussi, du plus loin qu'on l'aperçoit, chacun se découvre et reste tête nue jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

L'impératrice se dirige vers les communs que l'intendant a pris soin de relier au château par un tapis de sable fin semé sur le galet de l'allée ; c'est évidemment à ses favoris qu'elle va faire visite, car elle tient à la main les jolies carottes roses dont ils sont gourmands. Le logis de ses pur sang est-il suffisamment confortable ? Ont-ils gaillement supporté les fatigues du voyage ? La comtesse Hohenembs, en sportswoman entendue, veut s'assurer par elle-même que ses chevaux sont commodément installés et qu'ils ne se ressentent pas de la longueur du trajet !

Cependant le jour ne tarde pas à tomber : Sa Majesté regagne ses appartements et le château s'illumine de la cave au grenier ; la massive construction avec sa façade percée de cinquante fenêtres toutes éclairées, qu'à distance on croirait cinquante falots, revêt dans le sombre un caractère grandiose et peut-être parce que l'effet est inaccoutumé, la patriarcale maison vous a presque des airs de palais enchanté !

Peu à peu les lumières s'éteignent, la vie s'interrompt en même temps, et le majestueux silence des nuits calmes enveloppe le séjour impérial.

Aujourd'hui dimanche, le vénérable curé de Sassetot est bien troublé ! Le saint prêtre est né avant le siècle ; depuis cinquante ans bientôt, il administre la paroisse dont il a rebâti l'église ; il a vécu dans l'intimité de son châtelain, le marquis de Martainville, qui fut pair de France et maire de Rouen : il a donc beaucoup vu, et, comme il est très fin, il a acquis l'expérience du monde, il le connaît à fond et, par suite, ne se déconcerte pas aisément. Une circonstance délicate, un cas difficile, viennent-ils à surgir, il recherche dans sa mémoire une espèce analogue ; assez invariablement, il la trouve, et, s'inspirant d'un précédent, fait face à la situation ; mais ce matin, c'est en vain qu'il invoquerait la tradition. Hier, dans l'après-midi, l'aumônier de Sa Majesté s'est présenté au presbytère pour saluer le digne pasteur de Sassetot. Au cours d'un entretien forcément rapide, celui-ci n'ayant qu'une pratique assez rudimentaire de la langue française, celui-là n'entendant pas un traître mot d'allemand, le monsignor autrichien a demandé au bon curé l'autorisation de célébrer la messe à la chapelle Saint-Pierre, messe à laquelle l'impératrice assisterait ; mais, au vif désappointement du respectable vieillard, il n'a ajouté ni commentaire ni explication. Dans moins d'une heure, Sa Majesté va donc paraître à la porte de l'église, et l'excellent prêtre, tant soit peu formaliste, sévère sur la stricte observation du rituel, se promène dans sa sacristie, soucieux, presque fiévreux. L'incognito de la comtesse Hohenembs exclut-il tout cérémonial ? Ne convient-il pas que l'eau bénite lui soit offerte lorsqu'elle pénétrera dans la chapelle ? Enfin, quelques paroles de bienvenue ne seraient-elles point à propos ? Telles sont les questions qu'il se pose, et point, hélas ! de précédent auquel il puisse faire appel pour y répondre. Son vicaire, jeune ecclésiastique intelligent et avisé, dont l'affection pour celui qu'il traite en mentor vénéré est touchante, lui

représente, mais assez timidement, qu'il serait peut-être avant tout indispensable d'assurer le maintien du bon ordre dans l'église pendant la durée de la messe ; il n'est pas douteux, en effet, que la foule se dispose à envahir la nef comme les bas côtés de l'édifice, se promettant bien de voir l'impératrice : déjà, une bande de gamins a pris position, et les ménagères venues au marché se hâtent de liquider leur stock de denrées pour être prêtes tout à l'heure à se choisir une bonne place qu'elles emporteront d'assaut s'il est besoin. La police, le petit vicaire s'en charge ; M. le curé n'a point à s'en préoccuper ; quant au cérémonial..., à ce moment, advient Mgr l'aumônier, très décoratif dans son costume violet de prélat romain, très digne quoique passablement nerveux. Sa Majesté vient de le faire prévenir que, devant l'heure fixée, elle serait dans quelques instants à l'église : rapidement, et sans donner aux deux abbés le temps de le questionner ni de s'expliquer, il revêt les ornements sacerdotaux et se rend à l'autel, précédé de deux enfants de chœur qui, pour la circonstance, ont endossé des soutanes rouges flambant neuves. Debout, au bas du gradin, il attend, immobile, cinq ou six minutes, un quart d'heure peut-être ; enfin, la petite porte accédant directement à la chapelle s'ouvre devant l'impératrice que suit sa lectrice, la comtesse de F... ; aussitôt la clochette tintinnabule et l'aumônier commence la messe.

Le suisse, en grand uniforme, habit bleu de roi, culotte de panne rouge, bas de même couleur, le bicorne à plumes en bataille, se tient raide à trois pas derrière le fauteuil de Sa Majesté, la main gauche appuyée sur la pomme dorée de sa canne, la droite armée de la hallebarde d'ordonnance. Il a tout à fait bon air l'ancien matelot de la flotte, il ne porte ni conquérante moustache ni crâne barbiche ; son honnête figure de garde-française encadrée de favoris grisonnants, comme ses cheveux, n'en impose

pas moins : on le sait respectable et il est en effet respecté de tout le village. La présence du brave factionnaire suffit à tenir les indiscrets en respect, et nul ne songe à s'approcher de la souveraine ; mais M. le vicaire n'a pu refuser aux marguilliers, aux chantres et à quelques notabilités de la paroisse l'accès du chœur dont la chapelle n'est séparée que par une grille, et tout graves et dévots que sont ces vétérans, Sa Majesté confisque leur attention aux dépens du tome qu'ils tiennent en main.

Jusqu'au père Barnabé, le vieux sacristain, fac-similé vivant du clerc d'autrefois, qui, par-dessus ses lunettes, risque à maintes reprises un coup d'œil furtif dans la direction du fauteuil impérial.

Quoi qu'il en soit, l'attitude générale est très suffisamment correcte, la messe s'achève sans incident et la comtesse Hohenembs regagne le parc par le jardin de la marquise, n'ayant ainsi que cinq à six mètres à franchir pour être à l'abri des murs et esquiver la curiosité des importuns. Au sortir de l'église, la comtesse Hohenembs a décidé que, dès cet après-midi, elle inaugurerait sa cure. La journée s'annonce d'ailleurs superbe, le ciel est d'une pureté parfaite, une petite brise de nord-est tempère l'ardeur du soleil ; c'est à croire que le compère Hasard, voulant du bien aux Petites-Dalles, tient à présenter à Sa Majesté sous ses plus séduisants dehors, ce charmant coin de pays rappelant certaines gorges de Suisse, dont la Manche ferait le lac.

(*A suivre*)



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

—Non, certes, votre bonheur y est aussi pour quelque chose. Si j'acceptais l'offre que vous semblez disposé à me faire....et qu'il vous fallût plus tard manquer à votre parole, je ne crois pas après tout que vous seriez heureux au dedans de vous-même. Mais si c'est moi qui vous refuse.... Ah ! j'oubliais !.... Vous comprenez bien qu'après ce que vous venez de me dire, je ne dois pas rester si longtemps seule avec vous. Tant que vous avez gardé un certain petit air dédaigneux, il n'y avait pas grand mal à causer ensemble. A présent, je crois qu'il vaudra mieux que je ne vous parle plus, d'ici à ce que je me sois décidée à conter tout cela à mon père... Et alors si ce bon papa n'a pas toujours le voyage de Québec en tête....

—Encore ! Et vous avez voulu presque me faire croire que vous m'aimiez ? Il y a beaucoup trop de philosophie, à mon goût, dans cet amour-là....

—Ah !...eh ! bien, oui....je suis un peu philosophe.

—Et où avez-vous pris cela à votre âge ?

—Dans quelques livres que je lis quand je n'ai rien à faire. Ils sont là sur cette petite armoire. Il y en que l'on m'a donnés, il y en a d'autres que j'ai achetés avec mon pauvre argent, et il y en a que l'on m'a prêtés. Il arrive aussi que, tout en travaillant, je pense,....et en pensant ainsi, et en lisant, je trouve tous les jours quelque chose de nouveau. Je suis bien obligée de réfléchir un

peu, voyez-vous, je n'ai pas de mère qui pense pour moi. Et, tenez, à présent par exemple, je vais me retirer dans ma petite chambre : il sera peut-être bien tard quand je dormirai. . . . Bonsoir, monsieur Guérin !

Ce *bonsoir* fut dit d'un ton inimitable ; Charles en resta tout stupéfait ; il ne sut que dire pour retenir auprès de lui la jeune fille. Quand elle fut sortie, il se dirigea vers la petite bibliothèque, et d'un air boudeur et distrait, il culbuta du revers de la main tous les volumes qui la composaient ; puis il se mit à les feuilleter l'un après l'autre.

Voici quels étaient les titres de ces ouvrages :—

L'Imitation de Jésus-Christ,

L'Éducation des filles, par Fénelon,

Les Aventures de Télémaque,

Le Théâtre de Racine,

L'Introduction à la vie dévote, par saint François de Sales,

Les Fables de LaFontaine,

Les Caractères de La Bruyère,

L'Histoire de la Nouvelle-France, par Charlevoix,

Les Lettres de madame de Sévigné,

Adèle et Théodore, par madame de Genlis,

Paul et Virginie.

Charles ne put s'empêcher de sourire, en trouvant dans celui de ces livres qu'il ouvrit le dernier, le passage suivant :

“ L'amour est actif, sincère, pieux, gai et agréable : il est fort, il est patient, il est fidèle, il est prudent, il est persévérant, il est courageux, et ne se cherche jamais lui-même ; car dès qu'on se cherche soi-même, on cesse d'aimer.

“ L'amour est circonspect, humble et équitable, il n'est ni lâche, ni léger, il ne s'arrête point à des choses vaines, il est tempérant, il est chaste, il est ferme, il est tranquille, et il fait bonne garde à tous ses sens (1).”

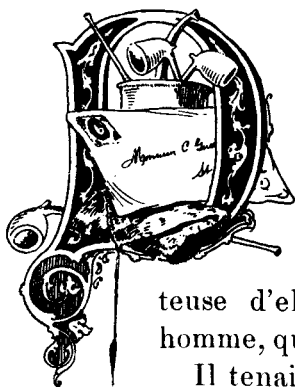
(1) *Imitation*, livre III, chap. V.

Cette incomparable définition lui parut une de ces fines leçons que la Providence nous envoie au moment où l'on s'y attend le moins ; et, à dire le vrai, il y trouva d'autant plus d'à-propos qu'il se sentait le désir et le besoin d'aimer Marie d'une manière digne d'elle. La jeune fille, après avoir captivé son cœur, venait de subjuguier son esprit.

Mais, loin d'en être rendu à cet amour héroïque et sage qu'on venait de lui décrire sous le nom d'amour divin, il était au contraire en proie à cette vague souffrance de l'âme, à ce tumultueux réveil des sens, à ce délirant cortège de pensées et d'images séduisantes, si dangereux dans le moment, mais si doux au souvenir, lorsque à travers les glaçons à peine transparents de la vieillesse, on entrevoit encore, dans un passé lointain, la flamme vive et légère *d'un premier amour*.

IV

NE M'OUBLIEZ PAS



EUX jours s'étaient passés, et fidèle à sa résolution, Marie avait évité toute conversation particulière avec Charles hors de la présence de son père. Le matin du troisième jour, plus pâle que d'ordinaire, toute tremblante, et comme honteuse d'elle-même, elle s'approcha du jeune homme, qui de son côté n'était pas moins ému.

Il tenait à la main une longue lettre qu'il venait de lire, et qui, tachée de graisse, usée à tous ses plis, sentant le tabac d'une lieue, n'en était pas moins de la jolie petite écriture de Louise. La pauvre missive n'était arrivée à sa destination qu'après huit jours, bien que la poste n'en eût mis que trois à la transporter

de chez madame Guérin à la paroisse voisine de celle où se trouvait notre héros. Alors, avant de l'envoyer à M. Lebrun, aux soins de qui elle était adressée, ceux chez qui on l'avait remise, avaient jugé convenable de lui faire passer une couple de jours derrière un miroir ; après quoi, ils avaient songé à la remettre à un habitant qui l'avait passée toute une journée à un autre, qui, après l'avoir fait séjourner dans sa poche, en compagnie de sa blague, ne s'était décidé que le lendemain à la rendre à son adresse.

Cette lettre, après tant d'aventures, a bien quelques droits à l'attention de nos lecteurs : aussi allons-nous lui laisser la parole.

“ Mon cher frère,

“ Nous n'avons reçu qu'hier la lettre que tu nous as écrite avant ton départ. Je te dirai bien qu'en voyant en haut de la page ces deux petits mots : *je pars*, maman a tremblé de toutes ses forces. C'était bien naturel. Et même, quoiqu'il ne s'agisse que d'une promenade, cette pauvre mère n'aime pas cela. Elle dit que ça lui déplaît et que ça l'inquiète de te savoir plus éloigné de nous. Du matin au soir, elle ne parle que de toi et de Pierre. On ne peut rien trouver que ça ne lui fasse dire : Pierre aimait cela, ou bien : Pierre faisait comme cela ; Pierre disait cela ; Pierre s'y prenait de même ; ou bien encore : si Charles était ici, il dirait cela. Je voudrais bien pourtant qu'elle pût se faire une raison, et ne plus penser à notre frère, puisque nous ne sommes plus pour le revoir. Je le lui dis souvent ; mais je me surprends à en parler la première.

“ Quelques minutes après avoir reçu ta lettre, nous avons eu la visite d'un de tes amis, un avocat, qui se nomme M. Vo sin. Il me semble que j'ai vu ce nom-là quelque part dans tes autres lettres. Il se dit bien intime

avec toi. Il nous a fait une visite qui ne finissait plus, et il nous a remis une lettre de ton patron, M. Dumont. Celui-ci ne se plaint pas de toi, mais on dirait qu'il a quelque chose de mauvais à nous dire sur ton compte et qu'il n'ose pas. Tu peux bien croire que je n'ai pas fait remarquer cela à maman ; mais elle a paru plus triste encore après avoir lu cette lettre. Je ne veux pas te faire des sermons, je pense bien que tu te moquerais joliment de moi, si je voulais t'en faire. Tu feras bien pourtant de te faire aimer de ton patron et de le contenter. Je n'aime pas ce qu'il dit à la fin de sa lettre, que c'est lui qui t'a conseillé ce voyage dans les environs de Montréal ; que cela te ferait du bien ; que la ville n'est pas toujours bien bonne pour les jeunes gens qui n'ont pas d'expérience. Franchement, y a-t-il quelque chose là-dessous ?

“ Quant à ton ami M. Voisin, il ne tarit pas en éloges sur ton compte. Il te met au-dessus de tout. Maman, qui ne demande pas mieux que de parler de toi, en a dit bien long sur ses espérances ; et ils ont parlé bien longtemps ensemble de choses que je n'ai pas toujours comprises. Il paraît, d'après ce qu'il dit, que Pierre n'a pas eu tort de partir : il court une grande chance de faire fortune en pays étranger. M. Voisin prétend, comme Pierre le disait dans sa lettre, qu'il n'y a plus d'avenir du tout dans les professions. Là-dessus, maman a dit qu'elle n'avait pas envie de te faire perdre ton temps ni de te forcer à faire un avocat malgré toi, si ça ne te plaisait pas. Elle a parlé de te mettre à la tête de grandes entreprises et pour cela de te faire... comment donc disent-ils cela ?... de te faire émanciper. M. Voisin a beaucoup approuvé cette idée-là.

“ Je l'ai encore rencontré le soir chez M. Wagnaër ; Clorinde m'avait fait demander de passer la soirée avec elle. Je ne sais pas si ton ami s'est fait présenter dans

cette maison avec quelque intention ; mais il a été bien peu galant pour cette pauvre Clorinde ; il n'a fait que parler avec M. Wagnaër. Il a encore fait mille éloges de toi. Il dit que tu feras un grand littérateur, et que tu ferais fureur dans les salons. Il trouve qu'avec tes talents tu as bien raison de ne pas aimer les professions. Il a conté plusieurs choses de toi bien spirituelles apparemment, car M. Wagnaër et un autre homme qui était là, ont bien ri. M. Wagnaër a dit une chose que je n'ai pas comprise, je ne sais pas si c'est un bon ou un mauvais compliment : il a dit que tu n'étais pas *un homme pratique*.

“ Ton M. Voisin peut bien être un bon garçon, je suis sûre qu'il t'aime de tout son cœur ; mais moi, je ne l'aime pas de même. Il a une figure qui me déplaît. Il ressemble à une belette ; il n'y a rien de plus fin qu'une belette, et cependant en même temps il ressemble à Guillot le commis. Toute la différence est dans les yeux. On a bien de la peine à voir ceux de Guillot qu'il tient toujours baissés ; et quand on les voit, on ne voit rien de bien beau : deux vilaines prunelles vertes comme celles d'un chat, mais qui ont l'air de dormir. Ton M. Voisin, lui, vous a des petits yeux gris perçants qui cherchent ce que vous pensez. Son nez long et mince, et sa bouche pincée qui a toujours l'air de se cacher sous son nez, pour rire sous cape, et son visage de parchemin me déplaisent aussi beaucoup. Ça n'est pas, au moins, pour te faire de la peine que je te dis cela : je suppose que vous autres hommes, quand vous avez un ami, vous vous occupez fort peu qu'il soit beau ou laid.

“ Ce sont encore là des idées de petites filles. Encore une de ces idées. Il y a eu un moment, où M. Wagnaër, M. Voisin, et Guillot le commis, se sont parlé à voix basse : je les ai trouvés si laids tous les trois, qu'ils m'ont presque fait peur. Ça ressemblait à une consultation de sorciers.

“ Je vois que je t’ai assez conté de folies comme cela : il est temps que je finisse. Maman me charge d’une commission pour toi. Elle dit que, puisque tu as bien trouvé le moyen d’aller sans sa permission passer une quinzaine de jours chez des gens que tu ne connais pas, il est bien juste que tu viennes nous voir aussitôt que la neige sera partie.

“ A ce compte-là, tu peux croire si j’ai hâte que le duvet blanc qui couvre nos prairies disparaisse, et si toute la neige qu’il y a dans la paroisse voulait fondre le même jour, j’y consentirais, au risque d’une inondation !

“ TA PETITE LOUISE.”

Marichette fut surprise, en levant les yeux sur le jeune homme, de l’expression de tristesse et d’hésitation qui régnait sur sa figure. Cette lettre l’avait vivement impressionné. Les soupçons de Louise, les reproches à demi voilés de M. Dumont, ceux si adoucis de madame Guérin, n’étaient que trop mérités. Un remords, qui n’est pas le moins inexorable des remords, la pensée du temps qu’il avait perdu, assiégeait son imagination. Qu’a-



avait-il fait depuis le départ de son frère ? Comment s’était-il préparé à remplacer l’appui qui venait de manquer à sa

mère et à sa sœur ? Qu'avait-il acquis, et que lui restait-il de tous ses plans, de tous ses rêves, de tous ses travaux ?... Ses travaux ?... hélas ! pensait-il, son imagination seule avait travaillé : sa mémoire, cette armoire dont la porte se referme si vite, et qu'il faut tant se hâter d'emplir, sa mémoire était vide des choses qu'il lui importait le plus de posséder. Il était bien vrai que six mois seulement s'étaient écoulés sur le temps de son brevet : ce n'était qu'un huitième de ses quatre années d'étude,... ce n'était rien en comparaison de l'immense carrière qu'il voyait béante devant lui... Trois ans et demi !... comme cela est long à l'âge de notre héros ! On ne s'imagine pas que tant de jours puissent jamais passer. Mais enfin, se disait-il en lui-même, le commencement décide de tout, et était-ce ainsi qu'il devait commencer ? Était-ce là ce que sa bonne mère devait attendre de lui ? N'avait-il pas manqué au respect, à l'obéissance qu'il lui devait, en entreprenant un voyage sans attendre son consentement ? Et que dirait-elle donc, si elle savait où il en était déjà rendu ; si elle savait que, sans lui dire un mot, il avait déjà fait la folie impardonnable d'engager son avenir d'une manière à peu près irrévocable, irrévocable du moins en honneur et en conscience ! Quelle équipée !... Était-il maître de lui-même pour se jeter ainsi sans plus de réflexion, sans d'autre sauvegarde que la *philosophie* d'une petite fille et la profonde *expérience* d'un étudiant de première année, dans une affaire aussi sérieuse, qui allait décider de son avenir et lui procurer peut-être, en fin de compte, des dégoûts et la misère ?

Ces préoccupations, si Marie avait pu les deviner, n'auraient pas été jugées par elle bien flatteuses ; et même, sans savoir au juste ce qui en était, elle fut offensée de la singulière réception que Charles lui faisait, lorsqu'elle venait, confiante en lui et triomphant de ses propres résistances, lui annoncer une décision qui, pensait-elle, allait le rendre plus heureux qu'un roi.

—Certes, dit-elle, il faut que cette vilaine lettre vous ait appris de bien mauvaises nouvelles, puisque vous paraissez si sérieux. Y aurait-il quelque malheur dans votre famille ?

—Non, mademoiselle, seulement on me gronde un peu. On trouve que je prends bien mon temps pour m'instruire... et, à dire la vérité, si je continue comme j'ai commencé,... ma foi, je ne serai pas *juge en chef* (1) de sitôt.

—Et tenez-vous beaucoup à être juge en chef ?

—Bien peu, je vous assure ; je tiens à vivre,...et à vous aimer.

—Ah ! je commençais à croire que vous aviez tout à fait oublié... que vous m'aimiez. Vous vous rappelez ce que je vous avais dit, que je ne voulais plus vous écouter parler de votre amour, avant d'en avoir parlé moi-même à mon père...

—Et votre père, qu'a-t-il dit ? Vous prenez plaisir à me tourmenter. Vous n'avez donc rien à m'apprendre et je n'ai rien à espérer ?

—Est-ce que vous tenez à avoir une réponse ? Il me semble que vous n'avez pas paru bien empressé d'abord.

—Marie, vous êtes bien cruelle ! Vous vous jouez de mon amour. Vous ne savez pas qu'à peine vous ai-je connue, je vous ai aimée. Je vous aimais avant de vous l'avouer,... de me l'avouer à moi-même. Comme à vous, cet amour me faisait peur, parce que, après tout, c'était quelque chose de sérieux pour vous et pour moi. Eh ! bien, quitte à voir tous les malheurs du monde fondre sur moi, quitte à rester isolé de tout le reste du genre humain, avec vous, Marie, je serai heureux. Je serai heureux d'un regard, d'un sourire, d'une parole d'amour. Si vous me dites que vous êtes décidée à me fuir, l'aveu

(1) Traduction littérale du mot anglais *Chief Justice* (Président de la Cour royale).

que vous m'avez fait à moitié, que je veux avoir tout à fait, adoucira cette séparation et me laissera quelque espérance. Parlez donc,.... et soyez sérieuse, vous qui vous dites philosophe, dans un moment que je considère comme le plus important de ma vie, et qu'il vous est libre de rendre aussi le plus beau.

Cette magnifique tirade paraîtra peut-être à nos lecteurs, en contradiction avec les dispositions d'esprit que nous venons d'indiquer chez notre héros ; mais ses pensées noires étaient déjà dissipées ; les quelques paroles de Marie et sa présence, beaucoup plus encore que ses paroles, avaient chassé le brouillard importun et fait reparaitre, plus serein que jamais, un amour qui ne devait jamais finir, chose bien certaine, puisqu'il durait déjà depuis près de quinze jours. Il y avait donc dans son langage un accent de vérité qui émut vivement la jeune fille. D'un ton bien sérieux cette fois, elle exposa au jeune homme leur position mutuelle, leur avenir à tous deux, ce qu'elle avait résolu, et cela de manière à répondre, sans le savoir, aux objections qu'il se faisait à lui-même.

Tout ce qu'elle connaissait des dispositions de son père lui persuadait qu'il ne refuserait pas son consentement à son mariage avec Charles, du moment qu'il pourrait y voir autre chose qu'un projet dangereux par son incertitude. Elle avait donc arrêté que son père ne saurait rien pour le présent : elle épargnait ainsi un aveu bien embarrassant pour elle-même et bien inquiétant pour lui.

D'un autre côté, nier à Charles ce qu'elle lui avait déjà dit, ou vouloir imposer silence à un sentiment qu'elle partageait, c'était folie : échanger de tels aveux sans les légitimer par un lien ou par une sanction quelconque, c'était légèreté ; exiger de Charles sa parole irrévocable sans lui donner le temps de consulter sa famille, c'était égoïsme. Après avoir bien pesé toutes ces difficultés, elle

en était venue à la détermination généreuse de laisser à Charles sa liberté, sans conserver la sienne. Elle allait lui promettre sur-le-champ de n'avoir jamais d'autre époux que lui, et lui, de son côté, après avoir consulté sa mère, devait contracter, s'il était toujours dans les mêmes sentiments, un engagement semblable, et demander lui-même à M. Lebrun la main de sa fille. Tout cela n'avait d'inconvénients que ceux qui pouvaient résulter d'un tête à tête trop prolongé dans de semblables circonstances ; et comme elle était aussi courageuse que bonne, Marie ne donna au *beau monsieur de la ville* que deux jours pour faire ses paquets et ses adieux, au grand regret de la vieille voisine, qui trouva bien vilain de chasser si vite un si joli garçon, uniquement parce qu'il avait le tort d'aimer et d'être aimé. Il est inutile de dire que la mère Paquet était parfaitement au courant de tout ce qui se passait et en savait beaucoup plus long que M. Lebrun. En pareille matière, tromper une femme, jeune ou vieille, c'est chose impossible.

Les deux jours de grâce furent employés à arrêter les détails du plan dont on était convenu. Il fut dit entre autres choses que Charles tâcherait d'amener sa mère à Québec pendant l'été, et que Marie s'y rendrait de son côté pour se rencontrer avec elle, ce qui était facile, grâce à la parenté des Lebrun avec M. Dumont. Il était bien probable que madame Guérin ne consentirait pas à accepter pour bru une jeune fille dont elle n'avait pas encore fait la connaissance et qu'elle tiendrait à s'assurer par elle-même de toutes les merveilles que Charles allait lui conter. Une telle inspection devait répugner beaucoup à Marie ; mais elle avait au fond assez bonne opinion d'elle-même pour braver cette épreuve, et Charles la rassura tout à fait en lui peignant sa mère, avec raison, comme la meilleure des femmes.

Le point de vue financier de la question ne fut pas

oublié, et quoiqu'il s'agit d'un mariage d'inclination, ils s'arrêtèrent un moment à la prosaïque inquiétude de savoir comment ils se procureraient cette *médiocrité d'or* (*aurea mediocritas*), heureuse aisance à laquelle le poète a accolé le nom du plus précieux des métaux, sans doute pour nous rappeler que l'or, ou tout au moins un peu d'argent et de cuivre, par-ci par-là, ne nuit pas à la félicité humaine.

Marie calcula ce qu'elle pouvait attendre de son père en se mariant ; Charles lui dit ce qu'il avait à espérer de son côté, et avec cela ils supputèrent un petit capital qui devait fournir aux dépenses du ménage pendant une couple d'années, espace de temps dans lequel l'étudiant comptait se faire une clientèle : bien entendu que le mariage se célébrerait quinze jours, au plus tard, après son admission au barreau ; c'est-à-dire dans trois ans et demi. On sait que des engagements à échéance aussi éloignée se contractent tous les jours par des aspirants aux professions libérales, et que l'on voit ainsi des constances de quatre, de cinq, de six années, et même au delà, ce qui constitue un trait de mœurs locales qui n'est pas à dédaigner.

Sur le chapitre de sa profession, Charles ne put s'empêcher de faire à la jeune fille une sincère confession de ses torts. Il lui dit avec franchise quelle aversion il éprouvait parfois pour le *métier* qui allait être leur unique gagne-pain ; et combien peu il avait jusqu'alors contrôlé ses répugnances et ses caprices. Cela lui attira une assez verte semonce. Marie fut alarmée de tant de légèreté chez un homme qui paraissait avoir tant d'esprit et de talents ; elle lui dépeignit avec une énergie qui l'étonna, les malheurs qui les attendaient lui et elle, s'il ne se décidait point à prendre l'existence plus au sérieux, et en cela comme en tout le reste elle lui répétait avec un rare bonheur, tout haut, ce qu'il se disait tout bas.

D'un autre côté (et c'était ce qu'il désirait), elle lui fit voir qu'il était bien fou de se décourager pour six mois qu'il avait perdus, qu'un peu d'application et de constance était tout ce qui lui manquait et qu'il ne tenait qu'à s'y mettre. Elle n'eut pas de peine à lui faire promettre de faire mieux et de chasser une bonne fois pour toujours, les chimères qui hantaient son imagination : et, grâce à elle, rien ne manqua à ses bonnes résolutions, ni le repentir, ni l'espérance. Ajoutons qu'un aussi joli prédicateur en valait bien un autre, surtout prêchant un converti.

Ces sermons, au reste, n'étaient pas sans quelque utilité pour le prédicateur lui-même : ils formaient une heureuse diversion aux propos beaucoup trop passionnés que se permettait notre héros. Charles voyait accroître l'ardeur de ses sentiments à mesure qu'il voyait diminuer le temps qui lui restait pour les exprimer. Avec cette exagération si naturelle aux amants, et dont il était plus susceptible que tout autre, il lui parut qu'il n'avait commencé à vivre que depuis deux jours, et quand vint le moment de la séparation, il crut qu'il allait mourir.

Il fallait bien partir, cependant, car dès quatre heures du matin son hôte lui avait annoncé, en le secouant vigoureusement dans son lit pour le réveiller, que la bonne petite jument noire était attelée, et qu'ils auraient à peine le temps de déjeuner, s'ils voulaient profiter de la *gelée de la nuit et ne pas laisser briser les chemins* (1).

Une larme furtive, qui s'échappa bien involontairement de l'œil de la jeune fille, fut tout ce qui aurait pu trahir son amour, en présence de son père ; et encore celui-ci pouvait et devait l'attribuer à son propre départ. Seule-

(1) Dans le temps de la fonte des neiges, on dit naturellement que les "chemins se brisent" quand la croûte formée par la gelée de la nuit se fond à l'ardeur du soleil. A cette saison de l'année une journée chaude est une journée de *mauvais temps*, ou tout au moins une journée de mauvais chemins pour ceux qui voyagent.

ment, quand les deux voyageurs furent bien établis dans leur traîneau, et au moment où un fouet retentissant donna le dernier signal, Marie qui était demeurée sur le seuil de la porte, cria d'un ton qu'elle s'efforça de rendre le moins tragique possible : " Adieu, M. Guérin... ne m'oubliez pas ! "

—Qu'est-ce qu'elle veut donc, la Marichette ? Est-ce qu'elle vous aurait chargé de quelque commission ?

—Oui, une bagatelle, elle m'a dit de vous faire penser à lui acheter...

—Des oignons de tulipes pour son jardin ?

—Justement.

—Il ne faudra pas y manquer au moins... c'te pauvre enfant ! Ah ! ça, M. Guérin, vous n'oublierez pas, j'espère, de me rappeler ça.

—Soyez tranquille, M. Lebrun, reprit Charles, souriant malgré lui, et appuyant sur les dernières paroles ; soyez tranquille : *je ne l'oublierai pas !*

Pierre-J.-D. Chauveau.

(A suivre)



LE CENTENAIRE DE MICHELET

LE 13 juillet, on a célébré pompeusement à Paris le centenaire de Michelet : *le Correspondant*, dans son numéro du 25, rendant compte de la fête, s'exprime ainsi : On a commencé par fausser un peu les dates, — Michelet étant né le 22 août 1798, mais, à ce moment de l'année, Paris eût été désert, tandis qu'en avançant l'anniversaire d'un mois et quelques jours et en le fixant à la veille du 14 juillet, on se procurait le moyen de relever "une fête nationale" qui tombe de plus en plus.

Va donc pour le 13 juillet ! Seulement, quel Michelet allait-on glorifier ? Car il y en a plusieurs, depuis le professeur royaliste qui donnait des leçons au duc de Bordeaux et allait à la cour de Charles X en culotte courte, jusqu'au panégyriste de Robespierre et de Saint-Just, depuis le catholique qui proclamait hautement ses croyances et baisait à Rome la croix du Colisée, jusqu'au calomniateur de l'Église et de son clergé, depuis le patriote ardent jusqu'à l'adulateur enthousiaste de Frédéric de Prusse, depuis l'érudit dont la sévère jeunesse se consumait dans le travail jusqu'au vieillard maniaque et pornographe qui écrivait des livres sensuels sur la Femme et sur l'Amour. — Auquel de ces Michelet allait-on dresser une apothéose ?

Pour notre part, c'est au premier que vont toutes nos préférences, et c'est peut-être le cas de rappeler ici quelques souvenirs expressifs laissés avec soin dans l'ombre par les orateurs officiels des fêtes d'hier.

Michelet, professeur d'histoire au collège Bourbon et à l'École normale, avait été chargé, en 1829, d'enseigner l'histoire à Mlle de Berry, sœur aînée du duc de Bordeaux, qui devint duchesse de Parme. Le jeune professeur allait alors le matin à la messe avec recueillement, et le soir à la cour, en culotte courte, bas de soie, jabot et manchettes de dentelles. Plus tard, ce furent les princesses filles de Louis-Philippe, la reine Louise de Belgique, la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg-Gotha, qui reçurent ses leçons aux Tuileries, ainsi que M. le duc d'Aumale, qui aimait à le rappeler dans un de ses discours à l'Académie française. Dans ce temps-là, Michelet n'était guère républicain !

Il avait alors trente-deux ans. L'excès de travail l'ayant fait envoyer par les médecins en Italie, pour y chercher quelque repos, c'est l'inspiration religieuse qui, par-dessus tout, le guide dans ses études et ses admirations, à Pise, à Florence, à Rome, et sa correspondance de cette époque est remplie de ses effusions chrétiennes sous les voûtes sacrées, dans les catacombes, sur la poussière des martyrs.

Dès son arrivée à Rome, il court au Colisée, dont la majestueuse grandeur le pénètre. — “ C'est ici que le christianisme naît et s'affirme au milieu des persécutions ; ici que la force impériale échoue contre la force morale. Une croix de bois noir est restée plantée au milieu de l'arène. C'est cette croix qui a vaincu le monde ! ”

Quelques jours après, il y retourne et s'y prosterne avec le même enthousiasme religieux ; pour lui, c'est là qu'est l'âme de Rome :

“ Comme le Tasse, je dirais volontiers : “ Ce que je cherche en toi, ce ne sont ni tes colonnes, ni tes arcs de triomphe, ni tes thermes, mais le sang répandu pour le Christ, et les os des martyrs dispersés sur cette terre maintenant consacrée... ”

Et il ajoute avec recueillement : “ J’ai baisé la croix du Colisée ! ”

Saint-Pierre le ravit ; il s’y agenouille en s’écriant dans une sorte d’extase : “ C’est ici le lieu le plus *saint* du monde.”

Au musée du Vatican, devant le *Saint Jérôme* du Dominiquin, d’une foi si ardente, d’un désir si enflammé de recevoir son Dieu dans l’hostie, il s’exalte, et, saisi d’émotion : — “ Il n’est pas besoin, écrit-il, de lui donner la communion : Dieu est en lui déjà et le pénètre à des profondeurs infinies. On le voit, on le sent à l’effusion du regard. L’âme s’y fond tout entière, et dans quelle douceur !... C’est déjà l’évanouissement dans la vie d’au-delà... Qu’il doit être bon de l’entrevoir ainsi !... ”

Le jour de Pâques, il s’écarte de la foule pour être plus à lui-même et à sa foi. La piété extérieure des Romains le trouble et la curiosité profane des touristes le choque. “ J’ai choisi pour mon repos une église inconnue... Celui qui a perdu la foi ne peut espérer la retrouver ici. Si j’ai délaissé les pompes du culte, c’est apparemment que j’ai le cœur trop chrétien.”

Aujourd’hui, les admirateurs et les disciples de Michelet se font gloire de ne plus franchir le seuil des églises et d’apprendre aux foules à s’en détourner.

Et quand le voyageur a tout vu, tout médité, les temples, les monuments, les ruines, il cherche à préciser ce qui ressort pour lui de tous les grands spectacles dont ses yeux et sa pensée ont été saisis, et il conclut en proclamant sa foi dans la nécessité sociale du christianisme et dans la divinité de son fondateur.

“ Constantin fit une grande chose ; il fit rédiger sous ses yeux la charte du christianisme au Concile de Nicée. Ce fut la première réunion de l’Église chrétienne, le premier concile œcuménique... Cette assemblée eut pour résultat principal de condamner la

“ première et la plus grande hérésie, celle d’Arius, lequel, regardant le Christ comme une créature humaine, faisait descendre le christianisme de l’état de religion à celui de philosophie, et cela, à l’époque où la civilisation humaine allait se réfugier dans le sein de la religion, pendant l’invasion des barbares. Que serait devenu le monde, au moyen âge, si le christianisme n’eût pas été une religion ? Or, il ne pouvait être constitué en religion que par le principe de la divinité.”

Descendu de ces hauteurs, Michelet reprend le chemin de la France, mais sa pensée religieuse le suit partout. Les Alpes, le Mont Blanc, avec leurs neiges immaculées, lui semblent “ un autel ” d’où l’âme s’élève plus aisément vers l’infini ; et quand il a passé le lac de Genève, il s’écrie :

“ Où sont maintenant Rousseau, Voltaire, et leur théâtre profane ? Évanouis dans une obscurité funèbre... Pardonnez-leur, mon Dieu ! ”

Et, aujourd’hui, les admirateurs de Michelet érigent précisément sa statue entre celles de Voltaire et de Rousseau.

Pardonnez-leur, mon Dieu !



EVENEMENTS DU MOIS

MORT de Mgr Walsh, archevêque de Toronto, le 31 juillet, à l'âge de 68 ans. Né en Irlande le 23 mai 1830, Mgr Walsh vint au Canada en 1852. Il termina ses études, commencées à Waterford, au collège de Montréal. En 1865, il succéda à Mgr Pinsonnault comme évêque de Sandwich. En 1889, il fut nommé pour remplacer Mgr Lynch sur le siège archiépiscopal de Toronto.

Mgr Walsh était un orateur sacré remarquable et un excellent administrateur. Il aimait les Canadiens-Français et, quand l'occasion s'en présentait, leur donnait des instructions dans leur langue.

*
* *
*

Juillet 30. — Mort du prince Otto-Edmond-Léopold Von Bismarck, à l'âge de 83 ans. Il naquit à Schonhausen, district de Magdebourg, le 1er avril 1815. Il est l'auteur de l'unification de l'Allemagne au profit de la Prusse ; pour y arriver tous les moyens lui étaient bons. Il s'est défendu d'avoir prononcé ces paroles qu'on lui attribue : " La force prime le droit." Mais il est certain que pour lui la force était tout et le droit peu de chose, lorsqu'il s'opposait à ses projets. Bismarck fut un persécuteur de l'Église ; ce fut là que vint se briser sa puissance et, comme toujours, ce fut la première cause de sa chute. Aujourd'hui le centre catholique, en Allemagne, est plus puissant que jamais, grâce à la nouvelle vie que la persécution lui a infusée, et la foi catholique est plus profondément enracinée que jamais dans le vieux sol germanique.

*
* *

Août 8. — Avait lieu, à Notre-Dame de Montréal, l'imposante cérémonie de l'imposition du pallium à Mgr Bruchési, par Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, en présence de Mgr Corrigan, de New-York, d'un grand nombre d'évêques des États-Unis et du Canada et d'un nombreux clergé.

*
* *

Août 12.—Le protocole de la paix entre les États-Unis et l'Espagne est signé, à Washington, par M. Jules Cambon, au nom de l'Espagne, et par M. Day, au nom des États-Unis. Les conditions sont : 1° renonciation par l'Espagne à toute souveraineté sur Cuba ; 2° l'île de Porto-Rico et les autres îles espagnoles des Indes occidentales, et une des îles des Larrons, à désigner par les États-Unis, sont cédées à ces derniers ; 3° les États-Unis occuperont la ville et la baie de Manille pendant les négociations du traité de paix qui règlera la disposition et le gouvernement des Philippines ; 4° Cuba, Porto-Rico, etc., seront immédiatement évacués ; 5° une commission composée de dix commissaires, dont cinq nommés par chaque pays, se réunira à Paris, pas plus tard que le 1er octobre, pour négocier et conclure un traité de paix ; 6° les hostilités seront suspendues aussitôt que possible.

Dans cette guerre, les États-Unis ont appliqué la maxime de Bismarck : " La force prime le droit." Retirent-ils tout le profit qu'ils s'étaient proposé en commettant cet acte injuste ? C'est le secret de l'avenir.

